

Une source authentique

Les mots sans visa

LES CAHIERS DE L'ÉCOLE

Numéro 9

**ÉCOLE DOCTORALE « CONNAISSANCE, LANGAGE, MODELISATION »
UNIVERSITE PARIS-X NANTERRE**

Séminaire interdisciplinaire du 4 mai 2007

COMITE DE LECTURE

KREUTZER (Michel) : professeur, Éthologie

LEEMAN (Danielle) : professeur, Sciences du langage

PAIN (Jacques) : professeur, Sciences de l'éducation

TABLE DES COLLABORATEURS

BATAILLE (Jean-Marie) : doctorant en Sciences de l'Education

BERNIER (PHILIPPE) : doctorant en Sciences de l'Education

DENEUX (Jean-François) : géographe, ancien vice-président et administrateur de Paris X

FRANCOMME (Olivier) :géographe, responsable des Relations Internationales du mouvement Freinet

GAUTSCHI (Heidi) : doctorante en InfoCom

VAEZI-NEJAD (Shabnam) : doctorante en InfoCom

VULBEAU (ALAIN) : sciences de l'Education, professeur

SOMMAIRE

LE CADRE

Jean Marie BATAILLE.....p.5

LIRE LE VIDE ET L'INDICE DANS LES ARCHIVES : COMMUNIQUER ET RECONSTRUIRE LE SENS À TRAVERS UNE SOURCE AUTHENTIQUE

Heidi GAUTSCHI, Shabnam VAEZI-NEJAD.....p.10

ANTHROPOLOGIE DU PATHIQUE

Philippe BERNIER.....p.21

LES CHOREMES, APPROCHE CRITIQUE D'UN CONCEPT TRANSVERSAL

Olivier FRANCOMME, Jean-François DENEUX.....p.29

LA RECHERCHE DU DÉTAIL : UN DÉTAIL POUR LA RECHERCHE

Alain VULBEAU.....p.30

Le cadre

Jean-Marie Bataille

Doctorant en Sciences de l'Éducation

Le Master « Cadre d'intervention en terrain sensible » utilise un terme qui est l'objet de notre intervention sur la notion de « Cadre ». A quoi se terme fait-il référence ou plutôt en quoi prend-il sens pour l'objet auquel il fait lien ici « les terrains sensibles »? Cette question sera le but dernier de notre propos.

Mais avant de présenter notre thèse quelques précisions sur ce dont nous allons parler. La notion de « cadre » se déroule sur plusieurs champs : un champ éducatif, la naissance de la formation des cadres éducatifs ; un champ professionnel, la naissance des cadres dans l'entreprise ; un champ de la formation, la formation des cadres ; un champ psychanalytique : il sera double en lien avec la formation des cadres et dans le travail institutionnel ; un champ sociologique : les cadres de référence. Des choses sont liées mais certaines doivent être présentées en indiquant la présence de frontière pour faire exister les spécificités. Reste à dire la thèse soutenue, le cadre est pour nous une surface de projection et un entre deux.

La formation des cadres de l'éducation populaire¹

L'idée de la formation des cadres de l'éducation populaire naît après la première guerre mondiale. La France est confrontée à l'existence de nombreux enfants orphelins. L'un des camps de vacances constitué dans les années 1920 servira de modèle pour faire passer les colonies de vacances, des placements familiaux aux accueils collectifs, la colonie de « Camiers ». Des oeuvres philanthropiques américaines interviennent pour gérer ces camps et les construire. Ils utilisent le scoutisme imposant un modèle de relation tout à fait nouveau où les moniteurs sont proches des enfants et en même temps font preuve d'autorité. Ces Oeuvres font même venir directement des Etats-Unis des tentes pour construire ces camps. Il s'agit de mettre les participants dans un environnement moderne. Des formations de chef (comme au camp de Cappy) vont faire apparaître une nouvelle manière de faire. A la fin des années 1930, plusieurs stages sont organisés pour les personnels des colonies de vacances. Le stage est une nouveauté pour former. Le terme cadre est là dans deux sens : la personne qui encadre, le cadre éducatif. On trouve l'utilisation de ce dernier sens chez Rey-Herme en 1954 ; il est un des premiers historiens des colonies de vacances. Pour lui, le cadre éducatif ce sont tous les éléments qui participent à l'éducation : c'est-à-dire, le lieu, l'aménagement des espaces, l'organisation du temps, les activités, et bien sûr l'encadrement.

Le cadre d'entreprise²

1 Nicolas Palluau, « Des chefs aux moniteurs de colonies de vacances », Jean Houssaye (direction) *Colos, centre de loisirs : recherches*, Matrice, 2007 pp. 23-37

2 Luc Boltanski, *Les cadres. La formation d'un groupe social*, Les éditions de Minuit, 1982 ; et différents textes du Groupe d'étude et de recherche sur l'éducation des adultes fondé par Jacky Beillerot :

Cette période va des années 1930 au années 1960, il apparaît une nouvelle composante des entreprises, les « cadres ». Dans ce cas, les différences existent mais des points de rencontre aussi avec le champ précédent. A l'origine des cadres de l'entreprise, il faut remonter à la naissance du catholicisme social au milieu du XIX^e siècle. Ce courant d'idée est porteur d'un discours sur la société qui va prendre place progressivement dans un certain nombre de réalisations jusqu'au années 1960 où il sera passé dans les moeurs. Le principe est de penser un entre deux avec d'un côté le capitalisme et de l'autre le socialisme. C'est au cours des années 1930 que cette idée va commencer à s'installer dans l'entreprise au travers d'un personnage qui serait entre les dirigeants et les ouvriers. Lors du « Front populaire », ces personnages, essentiellement des ingénieurs, vont se retrouver entre deux feux et ainsi commencer à se démarquer des uns et des autres, et à ce moment là, surtout des ouvriers. Après la guerre et la faillite des élites nationales, c'est des dirigeants qu'ils s'éloigneront pour exister en propre. Après la première guerre mondiale, nous avons vu le rôle des sociétés philanthropiques américaines. Les Etats-Unis vont jouer aussi un rôle dans l'architecture ; on le sait pour les colonies de vacances, pour l'habitat mais aussi dans la conception de l'entreprise avec des missions organisées en Amérique pour former les ingénieurs à la productivité au cours des années 1930. Ce qui frappe ceux qui se rendent alors aux USA, c'est la différence dans la gestion des relations humaines. Les entreprises françaises sont compétitives au niveau des procédés de fabrication ; elles se différencient par le style d'encadrement des ouvriers. Ce sont alors les prémisses d'un mouvement de formation qui va prendre son ampleur après la seconde guerres mondiale. Pendant Vichy, le terme « cadre » pour les entreprises va être officialisé. On assiste aussi à la création d'Ecole de Cadre dont Uriage sera la plus célèbre pour plus d'un titre : des méthodes y sont développées de formation, des conceptions de ce qui sera les sous-bassements de la France d'après guerre et aussi pour les réseaux qui trouveront là l'occasion de se constituer. Cette école des cadres verra le jour grâce au secrétariat à la jeunesse. Dans lequel se trouve Lamirand auteur de « Le rôle social de l'ingénieur ». Il rappelle que si le cadre vient du monde de l'armée, il s'en démarque par son style. Nous voyons ainsi le champ de l'entreprise et celui de l'éducation populaire via le scoutisme se rejoindre. Je cite ce courant car il sera aussi à l'origine du métier d'éducateur alors qu'ici c'est celui d'animateur qui commence à poindre. Repérons déjà une chose : ce cadre-individu est entre deux légitimités ; il est issu soit des classes dirigeantes en déclin soit des classes en ascension. Il est proche de ses subordonnés ou des colons pour l'animation et en même temps il fait preuve d'autorité. Il est garant des limites, des règles. Le pas est proche d'une critique : faire de l'encadrement, du contrôle social. Cet individu enfin est au centre de différents changements : changement social, c'est l'homme nouveau qui très vite servira de modèle à la mode, changement parce qu'il a appris à avoir une posture nouvelle, changement enfin, car il est au centre du champ social en provenance ou en partance d'autres classes sociales.

La formation des cadres de l'entreprise

Nous venons d'évoquer l'idée de changement de posture. Après la seconde guerres mondiale, les Etats-Unis vont au travers du plan Marshall imposer la modernisation de l'appareil de production français. Ce projet va prendre plusieurs directions : la modernisation des entreprises, celle du management. C'est par ce biais que l'industrialisation des procédés de construction des HLM sera possible. A ce niveau, ce qui se met en place c'est l'idée de construire un homme nouveau en le faisant habiter dans un cadre différent. Ces immeubles sont supposés faire exister un homme moyen. On sait par les travaux de Chamboredon et Lemaire³ que ce projet n'aboutira pas. On trouve au passage l'idée peut être des « terrains sensibles » contenus dans ces espaces

François F.-Laot, « Education permanente : trois éclairages sur l'histoire d'une idée », *Actualité de la formation permanente*, n° 100, septembre-octobre, 2002 ; Jean-Marc Huguet, « La formation des chefs : des périodes qui font histoires », *Actualité de la formation permanente*, n° 188, janvier-février, 2004
3 J.-C. Chamboredon et M. Lemaire, « Proximité sociale et distance spatiale », *Revue française de sociologie*, 1970, 1

périphériques. Au cours des années 1970 le terme « cadre de vie » sera associé à ces grands ensembles.

La modernisation va concerner aussi l'encadrement des entreprises. Entre 1945 et 1955, un nombre important de personnes vont partir aux Etats-Unis pour se former à la psychologie des groupes. Parmi les personnes qui font le voyage citons : Guy Palmade qui défendra l'idée de l'introduction de la psychanalyse dans les formations d'adultes et surtout Anzieu qui fondera avec Kaës le lien entre psychanalyse et groupe. Notons au passage que Kaës a travaillé préalablement sur les grands ensembles⁴.

Tout cela crée une toile de fond, un cadre au cadre. Les réseaux, des contextes de rencontres font circuler le terme. Mais l'idéologie accompagne aussi ce parcours. Le cadre est constitué de limites qui parfois s'oublie. Pour Boltanski, la catégorie des cadres se pense dans l'absence de mémoire des contextes qui ont vu leur naissance.

Le cadre psychanalytique dans les groupes⁵

Pour Kaës dans les groupes se produisent des crises qui nécessitent la permanence là où le changement s'opère. C'est le cadre qui remplit cette fonction. « Il est un non-processus à l'intérieur des bornes desquelles le processus peut avoir lieu »⁶. Le cadre est muet et il n'apparaît qu'au moment où il fait défaut. Le cadre est le dépositaire de la partie non-différenciée, non-dissoute des liens symbiotiques primitifs en ce sens il est véritablement une institution et l'institution est une partie de la personnalité de l'individu. Bleger cité par Kaës dit : « l'identité est toujours entièrement ou en partie institutionnelle, en ce sens qu'au moins une partie de l'identité se structure par l'appartenance à un groupe, une institution, une idéologie, un parti, etc »⁷. Deux fonctions sont associées au cadre pour produire l'analyse transitionnelle que fonde Kaës : la fonction conteneur et l'espace potentiel. Le conteneur est un support actif aux projections imaginaires. Il les métabolise, les restitue ou les conserve. L'espace potentiel ou transitionnel est le rétablissement de la capacité d'articuler les symboles d'union dans un espace paradoxal de jeu⁸. Il s'agit de faire percevoir la réalité de l'Autre.

Le cadre psychanalytique en institution

Nous nous appuyons ici sur Paul-Claude Racamier⁹ qui évoque l'usage de la pensée psychanalytique dans une institution de soin « La Velotte ». Les règles de la situation psychanalytique organisent la relation ; elles constituent des repères qui permettent de repérer transfert et contre-transfert qui sont des indices pour détecter les significations latentes. C'est le dispositif du divan qui dans le dispositif de l'expérience princeps permet d'entendre ces indices. Le passage de la psychanalyse dans le domaine institutionnelle est pour Racamier de l'ordre de la transposition non de la copie. Il fonctionne dans ce cadre à partir de règles et font exister un processus. Ce cadre est un support pour l'identité. Dans le cadre, plusieurs niveaux de réalité vont se confronter. Les règles sont constituées sur plusieurs registres : des lieux, des temps et des rythmes. Certaines constituent des obligations et relèvent du surmoi collectif, elles sont formulées. D'autres sont des coutumes, elles appartiennent au moi collectif. Dans l'esprit de la psychanalyse, les règles doivent s'appliquer à tous ; ceci est en quelque sorte la règle des règles. Une règle majeure de la vie du groupe dans l'institution veut que nul ne retienne d'informations le concernant et concernant ses camarades de soin. Le but est de s'opposer aux secrets auxquels s'adonnent les patients et leur entourage. Le cadre est avant tout dans l'esprit des opérants des

4 René Kaës, *Vivre dans les grands ensembles*, Les éditions ouvrières, 1963

5 José Bleger, « Psychanalyse du cadre psychanalytique », René Kaës, *Crise, rupture et dépassement*, Dunod, 1997 pp. 257-275 ; René Kaës, *Fantasme et formation*, Dunod, Paris, 1984 ; René Kaës, *L'institution et les institutions*, Dunod, Paris, 1988 ; René Kaës, *Crise, rupture et dépassement*, Dunod, Paris, 1997

6 René Kaës, *Crise, rupture et dépassement*, Dunod, Paris, 1997, p. 66

7 Idem, p. 67

8 On peut penser ici à la fonction alpha de Bion ; W. R. Bion, *Aux sources de l'expérience*, Puf, 1979 (1962)

9 Paul-Claude Racamier, *L'esprit des soins. Le cadre*, Les éditions du collègue, 2001

soins animés par des valeurs communes. Pour Racamier, il n'y a pas de cadre s'il n'y a pas de seuil. La topographie est le modèle métaphorique qui donne à voir le processus des soins dans l'institution. La manière qu'a un individu d'être dans l'espace donne à voir s'il est dans le cadre ; c'est-à-dire que l'individu hors du cadre et souvent hors de lui. Aussi, un moment important dans la rencontre hebdomadaire est le démarquage. Il s'agit de dire et de faire entendre à un individu qu'il a franchi les limites du cadre. L'ensemble des participants après une discussion va voter ou non pour ce démarquage. Les individus sont là pour le soin ; être hors du cadre, c'est ne pas entrer dans le processus de soin. Pour signifier les difficultés à entrer dans ce processus, les attaques du cadre sont en soi un support possible. Ou plutôt différentes manières de jouer avec le cadre sont l'occasion d'entrer dans le processus de soin. La cadre apparaît ainsi comme un espace permettant de créer des indices pour saisir des significations latentes.

Si on analyse les propos de Racamier, une première chose apparaît c'est qu'une approche ethnographique pourrait décrire les discours, les règles, les relations et rendre compte de manière assez juste du fonctionnement. Pour autant deux choses resteraient hors de portée : le cadre de référence psychanalytique, la posture du psychanalyste. Le cadre de référence permet de faire du lien entre des comportements et un discours spécifiques. Le divan a permis de mettre à jour un savoir nouveau. Pour faire exister le processus psychanalytique, une posture est nécessaire. Cette posture non plus ne me semble pas pouvoir être atteinte de manière simple. Enfin, dans la description de Racamier, il manque une analyse de son statut de cadre. S'il en parle en filigrane, il ne l'analyse pas en soi. Ainsi, cet aspect devient un allant de soi.

Plusieurs niveaux sont présents, ne se recouvrent pas mais s'articulent :

- le cadre de l'activité : les règles, les discours, les objets, les interactions ;
- le cadre de référence ce qui donne sens ;
- la posture ;
- l'encadrement : la responsabilité, l'autorité

Ceci pourrait être quatre niveaux abordés dans le Master.

Les cadres de référence¹⁰

Les cadres de référence sont ce qui permet à un individu de distinguer dans la rue un geste de la main pour appeler un taxi de celui fait pour chasser une mouche. Ces cadres de référence n'existent pas en soi. Ils ont soumis à des transformations dans le cadre des interactions. Goffman, en distingue deux, les modélisations lorsqu'on passe lors de l'interprétation d'une scène d'un champ à un autre. Comme par exemple, décrire une discussion entre deux individus, préciser qu'il s'agit d'une pièce de théâtre, et plus encore d'une répétition, par ailleurs, montrée à la télévision. Les fabrications, elles, cherchent à changer le sens d'une scène volontairement dans le but d'abuser une personne. Par exemple, un arnaqueur va rassurer la personne qui perçoit que la situation qu'il vit n'est pas conforme à ce que l'arnaqueur lui présente.

Je prendrais un exemple que j'ai vécu récemment pour donner à voir un autre aspect des cadres de référence. Dans un groupe de recherche-action que je mène depuis deux ans et qui consiste à décrire la pratiques pédagogiques d'un centre de vacances qui fonctionne depuis 25 ans, les participants étaient en incapacité à utiliser le cadre de référence habituel pour faire un tel projet et qui fonctionnent dans ce champ. Les écrits en animation socioculturelle sont formatés par une série d'expériences concrètes comme les compte-rendus d'expériences des formations de directeur de colonies de vacances. J'ai pour ma part pris quelques chemins de traverse qui m'ont permis de saisir cette difficulté et proposer d'écrire autrement grâce à des ateliers d'écriture ethnographique. Becker montre ainsi comment une situation sociale devient un problème social qui appelle des réponses en termes de formes, de règles, d'acteurs spécifiques. La construction des cadres de référence se fait de telle façon qu'ils deviennent ensuite une réalité oubliée. Et pourtant, ils produisent longtemps des effets.

10 Erving Goffman, Les cadres de l'expérience, Les éditions de Minuit, 1991 (1974)

Cadre d'intervention en terrain sensible

Au fond, il faudrait décliner cette appellation pour en saisir la portée. D'abord « cadre d'intervention », en reprenant nos propos, nous pourrions distinguer ce qui relève des dispositifs en nous situant du côté de l'intervention et de l'autre des effets qu'ils produisent ou pourraient produire. En nous situant dans la métaphore, le dispositif pourrait être associé au divan de Freud ; cette chose qui en détournant le regard permet d'entendre. Mais pour entendre; il faut pouvoir associer à ce qui est dit un discours, un cadre de référence. C'est-à-dire percevoir ce qui n'est pas dit, l'associer, élaborer, restituer une capacité de symbolisation. Pour cela, une posture s'impose, être accoutumé à entendre, à percevoir dans les mots et au-delà. Racamier insiste sur la nécessité de règles qui soient valables pour tous dans ce jeu de rencontre. Maintenant quoi viendrait se projeter. Au fond, les dispositifs pourraient être la plaque sensible de l'expérience vécu sur ces terrains ; expérience qui produit à la rencontre d'univers disjoints que sont les régulations de contrôle et les régulations autonomes, des vis-à-vis. On retrouverait là cette idée d'entre deux. Mais avec la nécessité alors de faire apparaître sur la plaque photographique les deux côtés de la scène. Toujours à propos des dispositifs, je retiendrai l'idée des endocadres de Racamier. C'est-à-dire la nécessité de créer des espaces différents pour faire circuler, retenir, séparer et au final amener le passage dans le cadre de ce qui n'arrive pas à s'énoncer. Une question reste pour moi ouverte : qui fixe les limites du cadre ? Question qui peut paraître étrange pour cette conclusion mais au fond ce qu'a produit à son corps défendant l'animation socioculturelle c'est un cadre qui encadrerait. Là nous retrouvons Bleger qui pour parler du cadre parle des ultra-choses « c'est-à-dire ce qui dans l'expérience apparaît comme étant vague, indéfini, sans conceptualisation ou sans connaissance qui y soit applicable ». Ce qui veut dire que le cadre ne se voit que dans les chemins de traverse. C'est dire que le cadre ne se résume pas à une matérialité (dispositif ou espace, règles ou temps). Le cadre serait ce qui rend possible la manipulation d'objets artéfactuels pour produire du sens localisé et *in fine*, de l'appartenance. C'est-à-dire ces éléments qui permettent en s'en saisissant, de dire, en le symbolisant, le sens de la relation. Par exemple, s'emparer du thème des ceintures de comportements dans la réunion institutionnelle ou bien prendre un torchon à la colonie de Courcelles dont je parlais précédemment et ne pas essayer la vaisselle mais s'autoriser par ce geste à être là et jouer à se faire interpeller par l'animateur de vaisselle. Pour le coup, le cadre est à la fois dispositif, règles, espace et temps combinés mais bien au delà d'une technique, dans une posture partagée qui fait sens.

**LIRE LE VIDE ET LES INDICES DANS LES ARCHIVES:
communiquer et reconstruire le sens
à travers une source authentique**

Heidi Gautschi

Shabnam Vaezi-Nejad

Doctorantes en Sciences de l'information et de la
communication

Laboratoire CRIS-SERIES

Résumé

Les archives, qu'elles appartiennent à des collections publiques ou privées de sources écrites, visuelles ou orales sont sujettes à des décisions qui varient selon les institutions et les sociétés qui les produisent. Ces prises de décision émanant des stratégies individuelles et sociales du passé constituent une intelligibilité propre aux archives et aiguissent sans cesse les curiosités présentes et futures qui s'y réfèrent.

Ainsi, au-delà de la recherche des preuves définitives d'un événement ou d'une réalité, la consultation des sources d'archive est l'occasion de déceler un univers souvent hétérogène, multiforme et pluriel où se mêlent évidences et incertitudes à travers diverses formes de témoignages et où la lecture et l'interrogation des indices et du manque créés par l'archive permettent de retracer de nouvelles trajectoires de connaissance.

Ayant un statut certes parfois énigmatique, mais surtout éminemment subjectif, les sources d'archive incarnent un de ces lieux où l'échange et la confrontation avec le passé s'effectuent non seulement à partir du visible et du précis mais aussi à travers l'étrange, le vide et l'inaccompli formant d'autres voies de communication.

En adoptant ces postulats et à partir des réflexions menées notamment par Arlette Farge et Michel de Certeau sur les archives, nous nous interrogerons sur la manière dont nos différents besoins informationnels modifient notre lecture des archives et inversement.

Nous proposerons d'illustrer nos propos par des exemples issus des observations effectuées au sein de deux organisations. Le premier exemple est issu de l'observation des différences structurelles des sources d'archive au travers de l'analyse historique d'une technologie dans deux pays différents : la France et les Etats-Unis. Nous sommes en effet confrontées à des normes sociétales qui influent sur la matière archivée qui filtre à son tour inévitablement ce que nous pouvons connaître ou non suite à sa consultation. Le vide créé par la matière d'archive

nous conduit ainsi à reconstruire une nouvelle réalité à partir des indices et non pas de nos lectures fidèles de ces sources multiples et fragmentées.

Le deuxième exemple est issu des témoignages sur les pratiques en vigueur au sein d'un organisme scientifique et technique. Nous tenterons de mettre en évidence les raisons de sélection de certains documents parmi d'autres en tant que matière d'archive et l'impact de ces décisions sur l'utilisation *a posteriori* de cette matière dans le temps.

Introduction

Nous avons choisi de regarder à travers cette contribution un « terme sans visa ». Mais au-delà du terme, nous nous intéresserons à l'objet d'étude que ce terme représente d'une source et d'une trace de partage du temps. Il s'agit du terme « Archives », non uniquement en tant que dispositif d'accès aux sources du passé, mais en tant que conception de réalités appartenant au passé. Nous nous interrogerons en effet sur la manière dont la communication et la reconstruction du sens peuvent s'effectuer à travers les sources d'archives.

Pour cela, nous poserons la question du rôle du vide et de l'indice dans ce processus de communication et de reconstruction du sens *a posteriori* à travers la consultation et l'exploitation des sources d'archive en nous appuyant sur une définition donnée par l'historienne Arlette Farge : « *L'archive ne manque pas, mais elle crée du vide et fabrique du manque. Utiliser les archives aujourd'hui, c'est traduire ce manque en question, savoir que, si grâce à elle il peut y avoir de la connaissance, il faut d'abord se livrer patiemment de la sympathie naturelle qu'on éprouve pour elle, la considérer comme un morceau de savoir qui dérange et pose question et ne donne aucune réponse immédiate. Pour pouvoir avec elle faire sens il faut la désapprendre et comprendre qu'avec elle d'abord se lit le deuil de ce que nous ne saurons jamais. On ne commente pas l'archive, on l'interroge dans l'écart entre soi et elle. Dans une archive, on ne découvre pas le sens du monde, mais de neuves figures à interpréter* » [Farge, 1989].

A la lumière de cette réflexion et à travers nos sujets de recherche respectifs, nous pouvons émettre plusieurs hypothèses. Les archives, qu'elles appartiennent à des collections publiques ou privées de sources écrites, visuelles ou orales sont sujettes à des décisions qui varient selon les institutions et les sociétés qui les produisent. Ces prises de décision émanant des stratégies individuelles et sociales du passé constituent une intelligibilité propre aux archives et aiguïssent sans cesse les curiosités présentes et futures qui s'y réfèrent.

Ainsi, au-delà de la recherche des preuves définitives d'un événement ou d'une réalité, la consultation des sources d'archive est l'occasion de déceler un univers souvent hétérogène, multiforme et pluriel où se mêlent évidences et incertitudes à travers diverses formes de témoignages et où la lecture et l'interrogation des indices et du manque créés par l'archive permettent de retracer de nouvelles trajectoires de connaissance.

Ayant un statut certes parfois énigmatique, mais surtout éminemment subjectif, les sources d'archive incarnent un de ces lieux où l'échange et la confrontation avec le passé s'effectuent non seulement à partir du visible et du précis mais aussi à travers l'étrange, le vide et l'inaccompli formant d'autres voies de communication.

En adoptant ces postulats sur les archives, nous nous interrogerons sur la manière dont nos différents besoins informationnels modifient notre lecture des archives et inversement. Nous nous intéressons également aux représentations de faits et d'événements passés ainsi qu'à leurs variations temporelles et discursives trouvées dans les sources d'archive qui peuvent influencer notre trajectoire de reconstruction du sens. Nous proposerons d'illustrer nos propos par des exemples issus des observations effectuées au sein de deux types d'organisation :

- Un premier type d'organisation qui est une administration (institution publique) et que nous considérons comme une organisation non-marchande.
- Et le deuxième, un établissement public à caractère industriel et commercial, qui est également un organisme de recherche et d'évaluation technique que nous considérons comme une organisation marchande.

En effet, nous souhaitons transversalement souligner les apports des observations et des témoignages. Il est bien clair que des différences irréductibles séparent les deux types d'organisations, en particulier du point de vue des finalités qu'elles poursuivent, ce qui peut finir par déteindre considérablement sur les hommes, les moyens, les méthodes et les objectifs de ces organisations. Néanmoins, nous avons pensé que la comparaison de ces témoignages issus de deux types d'organisations pourrait être fructueuse, et que l'on pourrait leur appliquer le même questionnement, quitte à obtenir des réponses plus ou moins différentes.

Le premier exemple est issu de l'observation des différences structurelles des sources d'archive au travers de l'analyse historique d'une technologie dans deux pays différents : la France et les Etats-Unis. Nous sommes en effet confrontées à des normes sociétales qui influent sur la matière archivée qui filtre à son tour inévitablement ce que nous pouvons connaître ou non suite à sa consultation. Le vide créé par la matière d'archive nous conduit ainsi à reconstruire une nouvelle réalité à partir des indices et non pas de nos lectures fidèles de ces sources multiples et fragmentées.

Le deuxième exemple est issu des témoignages sur les pratiques en vigueur au sein d'un organisme scientifique et technique. Nous tenterons de mettre en évidence les raisons de sélection de certains documents parmi d'autres en tant que matière d'archive et l'impact de ces décisions sur l'utilisation a posteriori de cette matière dans le temps.

L'analyse historique d'une technologie et la reconstruction du sens

Lorsque l'on entreprend une étude historique, quelque soit la discipline dans laquelle on se trouve, l'on est amené à reconstruire le passé à partir d'indices et de vides basés sur les informations que l'on trouve dans les archives consultées. Dans le cadre d'une étude comparative, le chercheur est obligé de naviguer parallèlement dans deux systèmes d'archivage – en l'occurrence ici celui de la France et celui des Etats-Unis. Les différences d'accès aux informations et d'organisation de ces informations influencent aussi processus de reconstruction du sens.

Nous partons de sources gardées pour reconstruire cette histoire. C'est donc une relecture où le contexte en cours joue un rôle non négligeable sur l'interprétation et l'analyse. Nous consultons des sources d'archives avec les questions spécifiques à notre recherche. Ainsi, nous sommes amenés à puiser dans des éléments éparpillés de ces sources pour reconstruire une réalité parmi tant d'autres.

Les variations temporelles

L'objet de cette étude n'est pas statique. Il y a donc une temporalité implicite dans la recherche. En travaillant, par exemple, sur les décisions des pouvoirs publics concernant le télégraphe électrique, un des points de départ est la résistance à cette technologie. Dans ce but, il semble important d'analyser non seulement les décisions prises, mais aussi les processus qui conduisent à prendre ces décisions.

Aux Etats-Unis, il est relativement facile d'accéder aux versions abrégées des débats du congrès depuis le 18^{ème} siècle. La bibliothèque du congrès a presque tout mis en ligne. Dans des articles et des livres écrits à l'époque des extraits saillants des débats effectués au sein du congrès ou des débats encore plus larges ont aussi été publiés. Grâce à cette documentation l'on sait que le télégraphe était lié au mesmérisme et au spiritualisme, deux courants religieux qui ont adopté le vocabulaire de l'électricité. Le premier exemple qui suit est un extrait de débat au sein du sénat, et le deuxième est un extrait d'une lettre adressée à Samuel Morse. Tous deux soulignent la confusion qui régnait à l'époque autour de l'électricité.

Exemple 1 :

“Cave Johnson of Tennessee (...) rose to speak. Since the present Congress was doing so much to encourage science, said Johnson, he did not wish to see the science of mesmerism overlooked. He moved, therefore, that half of the appropriation be given a Mr. Frisk, then

exhibiting the wonders of mesmerism, to enable him to further his experiments. When the various representatives who had jokingly proposed these amendments asked that they be removed from the record on the grounds that they had not been presented seriously, the chairman gave the following opinion: "it would require a scientific analysis to determine how far the magnetism of mesmerism was analogous to that to be employed in telegraphs" [Thompson, 1972: p. 17].

[Cave Johnson du Tennessee (...) s'est levé pour parler. Puisque le Congrès présent était en train de faire tant pour encourager la science, a dit Johnson, il ne voulait pas voir que la science du mesmérisme soit négligée. Il proposait donc que la moitié du projet de loi de crédit soit donnée à M. Frisk, qui exhibe les merveilles du mesmérisme, pour lui permettre d'approfondir ses expérimentations. Lorsque certains représentants qui avaient proposé ces amendements en plaisantant ont demandé qu'ils soient enlevés du rapport parce qu'ils n'avaient pas été présentés sérieusement, le président du comité a donné l'opinion suivante : « ceci nécessiterait une analyse scientifique pour déterminer jusqu'où le magnétisme du mesmérisme était analogue avec celui qui serait employé dans les télégraphes .]

Exemple 2 :

*"[...] in the minds of many, the electro magnetic telegraph is associated with the various chimerical projects constantly presented to the public, and particularly with the schemes, so popular a year or two ago, for the application of electricity as a moving power in the arts"*¹¹.

[(...) dans beaucoup d'esprits, le télégraphe électromagnétique est associé aux divers projets chimériques constamment présentés au public et particulièrement aux projets, si en vogue il y a un ou deux ans, pour l'application de l'électricité comme une puissance motrice dans les arts.]

Cette confusion entre spiritualisme et télégraphie est une des raisons pour la résistance envers le télégraphe électrique. Sans accès à ce type de sources, cet élément n'aurait pas été pris en compte lors de la reconstruction de la résistance au télégraphe. Cela est intéressant de voir que cette confusion entre le rationnel et l'irrationnel reste pertinente de nos jours.

En France, certains extraits de débats ont aussi été publiés dans des articles de journaux et des œuvres de l'époque. Comme aux Etats-Unis, ces extraits permettent de comprendre la mentalité des hommes politiques et scientifiques à l'époque. Le conflit en France tournait moins autour d'incrédulité mal placée, mais plutôt autour d'un manque de confiance dans les affirmations scientifiques.

Exemple 1 :

Ennemond Gonon dans *Variétés* :

« Reprenant une théorie, déjà vingt fois éprouvé, sans succès, par leurs devanciers, dans l'espace d'un siècle, ces messieurs [Wheatstone, Morse, Arago] se sont flattés qu'ils atteindraient leur but, moyennant de légers perfectionnements (sic) à des appareils déjà connus [...] Qu'est il résulté de ces expériences? Rien de positif, si ce n'est la démonstration évidente de difficultés invincibles »[Gonon, 1845 : p. 4].

« Enfin, si le télégraphe marche si bien, pourquoi, encore un coup, les savants (sic) qui le dirigent en sont-ils à chercher, aujourd'hui même les bases essentielles? » [Gonon, *ibid* : p. 10-11].

Exemple 2 :

Louis Figuier dans *Les Merveilles de la Science* :

¹¹ "Letter from Professor Henry to Professor Morse", Princeton College, February 24, 1842, in *The American electro-magnetic telegraph*, Alfred Vail, Lea & Blanchard, Philadelphia, 1847, p.88

« M Pouillet avait déclaré que la télégraphie électrique était 'une utopie brillante qui ne se réaliserait jamais. L'opposition faite par M. Pouillet à la télégraphie électrique, pour mieux défendre le système d'éclairage nocturne de M. Guyot, a été exagérée. [...] Toutefois la froideur, qu'un juge aussi compétent que M. Pouillet témoignait à la télégraphie électrique, ne pouvait que retarder l'introduction de ce système en France. La télégraphie électrique trouvait donc parmi nous quelques partisans et beaucoup d'incrédules » [Figuier, 1870 : p. 123].

Dans les deux pays le résultat était le même et les premières lignes télégraphiques ont été construites dans la même année. Mais le trajet a été différent.

Pouvoir retracer l'évolution du débat jusqu'à la décision finale permet de reconstruire cette histoire dans un contexte plus large. Les conflits, les mauvaises conclusions, les hésitations, les rapprochements étranges, tous ces éléments sont extrêmement importants lors d'une reconstruction du sens. Une reconstruction basée uniquement sur les résultats finaux n'offre qu'un aperçu limité d'une réalité bien plus complexe et, à notre sens, bien plus intéressante.

Les variations discursives

Il est difficile de savoir ce qui s'est vraiment passé à un certain moment dans le passé. Nous savons tous que nos mémoires ne sont pas toujours fiables. Nous oublions, nous transformons, nous complétons. Cette même transformation est présente dans les archives. Les archivistes, dans leur choix de garder certains éléments et pas d'autres, transforment le passé vu du présent. Le chercheur se demande toujours s'il ne manque des éléments qui pourraient enrichir la recherche, donner un aperçu différent sur le passé. Et il y a toujours le risque d'avoir mal choisi les sources, d'avoir survolé une source trop vite, de mettre de côté quelque chose qui aurait pu nous aider. Il y a tant de questions et de doutes lorsqu'on navigue des sources historiques. Comme on ne connaît pas l'époque qu'on étudie aussi bien que la nôtre, on ne peut pas toujours bien juger la fiabilité et la pertinence des sources.

Mais les traces que les archives contiennent transforment aussi le passé. C'est à cause de ceci que nous parlons de reconstruction ou relecture d'une histoire et non pas de l'histoire. Il est impossible d'être absolument certaine de la vérité que racontent les sources. Les auteurs et journalistes ne sont pas toujours d'accord sur les détails. Les dates et l'orthographe des noms vacillent.

Exemple 1 :

Le deuxième article de Gonon dans *Variété* est sans date. Nous l'avons daté entre 1848 et 1849 en raison de son contenu.

Exemple 2 :

Louis Figuier utilise les noms Pouillet et Guyot lorsqu'il écrit sur le mouvement pro-télégraphe optique. Ce n'est pas clair si Guyot est Gonon, ou un autre détracteur du télégraphe électrique. Par contre, Pouillet et Pouiller sont sans doute la même personne.

Les variations discursives qui se trouvent dans les détails sont une réalité. Mais en effet, une variation discursive plus grave vient de la transformation, voire même de l'invention flagrante de faits. Les vulgarisateurs français sont les principaux inventeurs de faits et donc, il faut prendre ce qu'ils écrivent avec un « grain de sel ».

Exemple 1 :

Louis Figuier résume la vie de Samuel Morse dans *Les Merveilles de la Science*. Il omet toutes les parties difficiles de la vie de Morse. De plus, il embellit certains moments, tel que celui où le congrès lui donne enfin une subvention pour la construction de la première ligne.

« Le professeur Morse saisit la main de la jeune fille [Miss Ellsworth—fille d'un homme qui reçoit beaucoup de sénateurs chez lui], et y déposa un baiser respectueux. Une larme tomba sur les doigts de Miss Ellsworth : c'était le remerciement de l'âme attendrie de l'inventeur » [Figuier, *ibid* : p. 111].

Voici la fausse définition que donne Figuiet de la télégraphie électrique :

« Le mot télégraphie électrique veut dire communication instantanée de la pensée a travers toute distance » [Figuier, *ibid* : p. 178].

Une autre source de variation discursive est présente dans toutes les revendications autour du brevet de Morse. Ici, le chercheur est confronté à une multitude de sources contradictoires et déroutantes. La raison pour ces variations est simple : l'argent. Les sources sont tellement variées - lettres, autobiographie, procès, articles - qu'il est difficile de démêler les faits des revendications.

Si l'on lit des études contemporaines sur le télégraphe, l'on voit clairement que ces auteurs ont dû reconstruire un sens à partir des mêmes sources et que ces reconstructions ne sont pas toujours identiques. Catherine Bertho-Lavenir et Patrice Flichy ont tous deux travaillé sur le télégraphe électrique. A partir des mêmes événements historiques et des sources similaires chacun reconstruit son propre sens.

Les analyses de Flichy et de Bertho-Lavenir sur l'ouverture du télégraphe au public illustrent ces différences. L'analyse de Flichy porte beaucoup sur les restrictions policières mises en place pour sauvegarder le télégraphe d'usages dangereux :

« L'usager doit déclarer son identité. Cette contrainte policière a été ajoutée par l'Assemblée qui a modifié la rédaction du gouvernement. [...] Le directeur du télégraphe pourra refuser d'expédier les dépêches ou de les distribuer a l'arrivée. [...] le modèle de la communication d'Etat reste très présent dans la loi de 1850. [...] Dans l'esprit du législateur français, la communication commerciale reste seconde » [Flichy, 1997 : p. 67-68].

L'analyse de Bertho-Lavenir est focalisée sur l'usage commerciale du télégraphe : « L'ouverture du télégraphe électrique aux dépêches privées a effacé en partie le caractère politique et policier qui pouvait s'attacher a la télégraphie d'Etat » [Bertho-Lavenir, 1981 : p. 144].

Elle ne souligne que ces mots à propos de la sécurité : « Seule concession a l'obsession de la sécurité : le contenu des dépêches sera soigneusement surveillé » [Bertho-Lavenir, 1984 : p. 25].

Nous retrouvons aussi une variation discursive entre les sources françaises et américaines sur le même sujet. Il y a un filtrage culturel qui colore les descriptions et conclusions. Dans les deux pays, certains écrivent sur la qualité des constructions française et américaine, d'autres comparent le monopole d'Etat aux compagnies privées. Un autre sujet de débat est celui de la réception de dépêches. En France, un appareil imprimeur est presque toujours utilisé et aux Etats-Unis la réception se fait par oreille. La conclusion est toujours la même : le système national est supérieur.

Les variations discursives nous ont intriguées tout au long de notre analyse historique. Nous avons ainsi décidé de consacrer une partie de notre recherche à la représentation que ces différentes sources promulguaient du télégraphe. Ces variations discursives sont aussi des variations temporelles dans la mesure où il est possible de voir comment deux différentes sociétés ont « [...] métabolisé l'appareil de sorte qu'il devienne partie constituante du tissu de la société » [Perriault, 1989 : p. 214].

La mobilisation des connaissances organisationnelles et la reconstruction du sens

Les ressources cognitives mobilisées par les individus dans une organisation incarnent les lieux et moments d'interaction et de confrontation sociales au travers de leur cycle de vie en

régénération continue et contribuent notamment à l'évolution de ses objectifs prospectifs et stratégiques. La recherche générale nous conduisant à nous interroger sur les trajectoires de reconstruction du sens à travers les sources d'archives organisationnelles tend à étudier un aspect particulier dans le développement des processus cognitifs concernant les interrelations des connaissances individuelles et collectives en s'inscrivant dans une perspective d'étude de la construction sociale de ces dernières. Elle se propose de fournir quelques éléments originaux pour situer l'émergence des processus de communication favorisant le passage et le partage de ces connaissances dans l'environnement de travail. Ainsi, au-delà de l'étude des logiques techniques, économiques et encore celles liées à des préoccupations décisionnelles de gestion, cette recherche s'intéresse à la manière dont ces processus communicationnels et les différentes configurations spatio-temporelles qui les abritent contribuent en tant que « construit social » à la dynamique de mobilisation des connaissances au sein d'une organisation.

L'hypothèse générale est que les opérations cognitives impliquées au cours des activités professionnelles dans les unités locales d'une organisation ne se situent pas toujours dans un esprit individuel, mais émergent plutôt au fil du temps comme un processus social contingent basé entre autres sur la complémentarité des compétences et sur la capacité des individus à connecter leurs connaissances avec celles des autres.

Exemple 1 :

Les connaissances qui sont presque unanimement considérées comme représentant la plus grande valeur ajoutée par les chercheurs, les ingénieurs et les experts au sein de l'organisme de recherche et d'évaluation technique ayant fait l'objet de nos observations, sont celles qu'ils produisent quotidiennement et qui conduisent la raison d'être de leurs activités. Dans ce cadre, le problème d'organisation des connaissances est assez complexe. Ces savoirs sont éventuellement transcrits dans des notes techniques et des documents de travail propres à des individus ou à des équipes.

La production de tels documents n'est pas obligatoire et relève de l'initiative personnelle. L'une des personnes interrogées lors des entretiens nous a expliqué comment, à l'issue d'actions de recherche, elle prenait l'initiative de rédiger des synthèses récapitulant les documents techniques utilisés, les travaux effectués, les bilans, les développements possibles, avec des références aux personnes concernées et à d'autres actions de recherche ou documents. Au delà, même lorsqu'ils existent, les documents produits individuellement au cours du travail au sein d'un organisme peuvent n'avoir été ni centralisés ni référencés sur une base commune. Ils demeurent dans les classeurs personnels.

En outre, le fait que ces documents aient été conservés, classés et retrouvés ne signifie pas que leur contenu pourra être interprété et réutilisé. Les notes techniques n'ont le plus souvent pas été rédigées dans un objectif pédagogique et ne sont pas normalisées. Leur auteur les a écrites dans son contexte de travail, comme aide mémoire ou bilan intermédiaire d'avancement de ses travaux, pas pour qu'elles soient transmises à quelqu'un d'autre, surtout de manière décalée dans le temps. Il est donc très difficile d'en tirer les éléments fondamentaux, tout particulièrement de reconstruire la démarche intellectuelle, les hypothèses qui ont finalement conduit à l'adoption d'une solution. Certains recueils de documentation établis par des personnes dans les départements sont obsolètes, d'autres n'ont pas été écrites dans le souci de transmission du savoir, et il est ainsi difficile de les intégrer efficacement.

Ces résultats nous confortent dans l'idée que la reconstruction du sens à travers la consultation des éléments rejoignant les sources d'archive d'une organisation se réalise de manière éminemment subjective. Elle s'effectue ainsi non seulement à partir du visible et du précis mais aussi à travers l'étrange, le vide et l'inaccompli formant sans doute d'autres voies de communication.

Exemple 2 :

En ce qui concerne la capitalisation en matière de démarches de réglementation, l'organisme de recherche observé est confronté à un problème de « méta-modèle ». On pourrait avoir une meilleure vision stratégique globale, intégrant une certaine perspective de cohérence et de transversalité. D'une manière générale, la réglementation s'effectue de façon ponctuelle, avec des visions partielles et surtout en développant des mécanismes d'incitation à l'innovation qui sont souvent sans liens avec les démarches réglementaires que l'on cherche par ailleurs à développer. L'on peut noter que le chantier d'une nouvelle réglementation est souvent piloté par un couple constitué d'un responsable au Ministère représentant l'Etat et d'un expert de l'organisme de recherche et d'expertise. Lorsque le responsable d'un projet de réglementation part en retraite, une partie de la mémoire sur la réglementation disparaît avec son départ. Certaines personnes soulignent par ailleurs l'absence du travail d'archivage. Il n'existe pas de vision claire de ce que devrait être une bonne archive des processus de réglementation.

Les résultats issus de l'observation nous amènent à constater la présence d'une mémoire fragmentée et partiellement accessible à travers les productions écrites de l'organisme. Néanmoins, cette forme de mémoire n'est pas toujours organisée au sein des différentes unités de recherche de manière homogène.

L'insuffisance des démarches de capitalisation par une codification des connaissances scientifiques et techniques semble un autre aspect à souligner, car une transmission complète des connaissances repose également sur l'expérimentation directe et les échanges interpersonnels à travers une communication verbale ou non-verbale.

En matière de politique d'archivage, l'on peut constater une faible organisation et un manque de vision prospective de l'apport de cette matière pour les contextes et les projets ultérieurs. Ainsi, comme le souligne Jacques Derrida, « *la structure de l'archive archivante détermine aussi la structure du contenu archivable dans son surgissement même et dans son rapport à l'avenir* » [Derrida, 1995 : p. 34]. Ce rapport de la matière archivable avec le présent et le futur n'est pas forcément vécu de cette manière par les unités locales de recherche et d'évaluation, même si ces dernières reconnaissent les contraintes de l'organisation actuelle.

La production de cette matière n'est souvent pas réfléchie de manière organisée, ce qui a une influence sur la consultation et l'exploitation de la matière au sein de l'organisme. Il n'existe pas de vision claire de la nature et du rôle de l'archive qui ne devrait être ni un reflet, ni même une preuve, mais un moyen de communication, une communication avec le passé pour mieux appréhender les contextes présents et futurs.

Par ailleurs, la question de l'écart spatial, temporel ou contextuel qu'a l'archive, n'est pas posée et vécue comme un élément faisant sens. Ce qui est souvent retenu de la matière archivée est qu'elle appartient au passé et cet écart n'encourage pas à consulter le contenu de cette matière.

Ces observations nous conduisent à témoigner de deux visions : d'une part, une vision focalisée sur ce manque en tant que lacune d'une matière fermée sur soi et achevée dans un passé qui ne nous préoccupe plus aujourd'hui, et d'autre part, une autre vision soutenue par une idée de reconsidération de cette matière transmise et ouverte pour les constructions et les utilisations d'avenir.

En effet, en considérant cette ouverture comme une possibilité de reconstruction de sens, l'on peut dire, comme le souligne Michel de Certeau, que dans ce cas, « *l'archive fait progressivement oublier ce qu'elle es supposée représenter [...]. Elle efface l'interrogation généalogique d'où elle est née, pour devenir l'outil d'une nouvelle production. Dans le système qui généralise cette métamorphose, l'archive est un opérateur qui pervertit le temps et le mue en espace à construire* » [De Certeau, 1975].

Les variations temporelles

L'étude des différentes variations temporelles dans les contextes de réalisation de projets de recherche ou d'expertise au sein de l'organisme semble également importante dans la mesure où les étapes préliminaires, intermédiaires et finales de réalisation de ces projets et les traces

gardées ou enfuies de ces étapes à travers la production de divers types de documents (rapports de recherche, notes techniques, etc.) jouent un rôle déterminant dans les processus de reconstruction du sens.

Ce que nous tentons de démontrer à travers les éléments résultant de notre analyse, c'est que les situations d'interaction présentes au cours de ces étapes mettent les individus impliqués au contact des présupposés et prérequis des activités et connaissances tacites, et que, ainsi, émergent des compétences, des raisonnements, des points de vue qui s'affrontent dans un but de recherche progressive de solutions en réinvestissant les connaissances au fur et à mesure des différents contextes ou difficultés rencontrés. Ce qui nous conduit à confirmer l'hypothèse que cette recherche progressive de solutions incarne une qualité créative ou innovante du fait d'une prise en compte des séquences d'activités et de leurs dimensions prospectives et rétrospectives qui sollicitent l'apprentissage et le partage des connaissances entre les individus.

Un des résultats issu de nos observations concerne l'importance qu'attachent l'organisation - en tant qu'institution - et ses instances de décision aux situations effectives ou potentielles d'apprentissage et de partage des connaissances. Les témoignages font souvent remarquer que les principes d'évaluation en vigueur au sein de l'organisation concentrent souvent toute leur attention aux résultats et non aux processus socio-cognitifs et communicationnels qui produisent ces résultats. Mais ces modes d'évaluation correspondant en particulier aux besoins budgétaires, économiques et organisationnels devraient-ils empêcher les organisations d'envisager d'autres principes d'appréciation suscitant d'autres manières de voir pour prendre en compte les différences et les particularités des processus d'apprentissage et de partage de chaque unité local et les reconnaître en leur permettant de sortir de l'ombre ?

En effet, une observation attentive des parcours et non simplement des résultats aboutit à une trajectoire de parcours différente. Elle permet de constater que ce qui se développe au cours des processus et des parcours d'action est souvent négligé, méconnu, voire ignoré par l'institution alors que dans le même temps, les connaissances rendues visibles ne sont pas toujours réutilisables de manière détachée de leurs contextes de réalisation.

Les variations discursives

Au-delà des variations temporelles abordées ci-dessus, celles disposant d'une caractéristique discursive ont également retenu notre attention au cours de notre recherche.

Le programme « Patrimoines » est un des exemples de projets transversaux sollicitant plusieurs départements spécialisés au sein de l'organisme. Ce projet fait partie du programme général de la recherche. L'objectif de ce projet est de conseiller les professionnels et les pouvoirs publics dans le champ d'expertise des patrimoines et de développer un programme de recherche privilégiant la création de méthodes pour cette activité de conseil.

Les résultats suivants, issus d'une fiche synthétique de bilan, mettent en évidence les constats des animateurs de ce projet en matière d'hétérogénéité des différents domaines d'activités et de connaissances. Selon ces résultats, l'organisme, qui est avant tout un centre de spécialistes non généraliste, ne semble pas compétitif pour des interventions de diagnostics techniques généralistes. Ainsi, trois options restent encore possibles : des diagnostics ciblés d'expert ; des diagnostics socio-techniques, inspirés du « diagnostic en marchant » et des partenariats pour séparer le développement méthodologique de l'intervention sur site.

Ces résultats montrent que les approches transversales ont des limites au sein de l'organisme. De même qu'un bâtiment n'est pas seulement l'assemblage de composants, les différents experts n'ont pas les mêmes compétences, ou les mêmes langages spécialisés ou réflexes au cours de leurs activités. Ainsi, à part quelques exceptions, les ingénieurs de l'organisme n'ont pas une vision globale de l'objet de bâtiment dans ses différentes dimensions techniques. De plus, ces spécialistes sont essentiellement motivés par leur domaine et non par une approche généraliste, qu'ils vivent comme superficielle, voire déqualifiante.

L'exemple de cette communauté dite transversale et les résultats témoignant de son fonctionnement illustrent le fait que le principe d'hétérogénéité réunissant les experts dont les domaines de connaissances sont très spécifiques, peut parfois contraindre l'émergence d'une connaissance collective qui reflète la maîtrise d'une vision globale concernant les objets de recherche du groupe. Ainsi, les problèmes issus d'une différence de vocabulaire spécifique à chaque spécialité ou d'une communication « fonctionnelle » et non pas enracinée dans les activités et pratiques, peuvent limiter le développement d'une connaissance collective partagée au sein de la communauté. Ceci nous conduit à émettre l'hypothèse que ces variations discursives concernant les mêmes faits ou événements, participent à la reconstruction du sens effectuée à partir de la consultation ou de l'exploitation des sources d'archive.

Là encore, il est question de l'écart spatial, temporel ou contextuel qu'a l'archive, mais qui fait sens ; un relief du sens qui s'organise sous l'archive. Selon les termes d'Arlette Farge, « *C'est une autre façon d'aller plus loin dans le « sens » du passé, une façon de se retrouver dans un espace écartelé où l'écart fait sens. [...] Sous l'archive le relief s'organise, il faut simplement savoir le lire ; et voir qu'il y a production du sens [...]* » [Farge, 1989].

Il est aussi question du manque, du vide que l'archive crée. La considérer comme un fragment de savoir, ouvert sur l'avenir et qui fait naître de nouvelles connaissances, car à partir de ce que l'on trouve suite à la consultation de sources archivées, l'on mobilise d'autres connaissances et en construit de nouvelles.

Ainsi, comme le souligne Arlette Farge, « *[...] prenant appui sur la fragmentation des paroles, elle trouve son rythme à partir de séquences qui ne doivent rien à la nécessité mais tout au plausible, elle cherche un langage qui laisse subsister de la méconnaissance tout en offrant des parcelles de savoir neuf inattendu* » [Farge, 1989].

Conclusion

A la lumière de nos observations et expérimentations, nous pourrions conclure que la communication entre les certitudes du passé et le manque créé à travers la production des sources d'archive s'effectue dans un processus de reconstruction du sens à partir de l'indice et de l'inaccompli, mais aussi à partir du besoin, de l'exigence et de la curiosité informationnels que l'on s'accorde pour accomplir ce processus.

Ainsi, et comme le souligne Jacques André [1986], les archives n'ont probablement pas d'autre existence que celle que l'époque qui les interroge leur prête, à travers les réminiscences de la précédente, à une place toujours variable, dans un domaine toujours changeant. Là où des documents étaient considérés comme insignifiants ou inutiles, de nouvelles questions que leur posent les chercheurs présents ou futurs, les révèlent riches d'usage, de significations, de secrets ou inversement.

Bibliographie

ANDRE Jacques, (1986), « De la preuve à l'histoire : les archives en France », *Traverses*, n° 36, janvier 1986, pp. 25-33.

BERTHO-LAVENIR Catherine, (1984), *Histoire des Télécommunications en France*, Paris, Erès.

- BERTHO-LAVENIR Catherine, (1981), *Télégraphes et Téléphones de Valmy au Microprocesseur*, Paris, Livre de Poche.
- CERTEAU Michel de, (1975), *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard.
- DERRIDA Jacques, (1995), *Mal d'archive : une impression freudienne*, Paris, Galilée.
- FARGE Arlette, (1989), *Le goût de l'archive*, Paris, Editions du Seuil.
- FIGUIER Louis, (1870), *Les Merveilles de la Science*, Paris, Fourne, Jovet et Cie.
- FLICHY Patrice, (1997), *Une Histoire de la Communication Moderne*, Paris, La Découverte.
- GONON Ennemond, (1845), « Lettre au rédacteur en chef de la Renommée », *Variété-Télégraphie*, 25 novembre 1845.
- PERRIAULT Jacques, (1989), *La logique de l'usage : essai sur les machines à communiquer*, Paris, Flammarion.
- THOMPSON Robert Luther, (1972), *Wiring a continent*, New York, Arno Press.

ANTHROPOLOGIE DU PATHIQUE

Philippe BERNIER

Doctorant en Sciences de l'Education

Introduction

Nous avancerons que la « boîte à outils » conceptuelle dont parle souvent Jean Oury, que l'on peut également qualifier de « métapsychologie institutionnelle » (c'est à dire des pratiques de l'institutionnel), se déploie autour du concept de « pathique »¹². Ainsi se structure une architecture théorique qui articule notamment le *paysage*, l'*ambiance*, la *rencontre*, la *vigilance*, la *disponibilité* et la *ténacité*.

S'y articule également tout ce qui relève de l'analyse institutionnelle comme les triades statut/rôle/fonction et agent/acteur/auteur. Pour reprendre le fameux « trépied » de l'institutionnel qui rassemble Freud, Marx et Lewin, soit une prise en compte des dimensions psychique, économique, politique, et groupale, il convient donc d'y adjoindre la démarche phénoménologique sous un horizon anthropologique.

L'anthropologie justifie et légitime la circulation légitime de certains concepts d'un champ à l'autre alors qu'ils peuvent apparaître distincts : l'éducation, le soin, la pédagogie, la formation, l'art ou le combat martial...

Pour illustrer cette thèse, je vais donc vous présenter l'exemple du concept de « pathique ». Ce concept est né dans le champ médical pour éclairer la relation du médecin à son patient ; il a ensuite servi à illustrer la relation de l'homme à son milieu, dans la perspective d'une épistémologie de la psychologie.

Ce glissement d'une clinique médicale (existentielle) à un registre qui fonde même cette clinique (existential) explique son émergence dans le champ de l'esthétique où le pathique est alors la dimension originaire qui fonde l'esthétique, envisagée comme *aesthesis* : un sentir.

Enfin, ce concept va revenir à sa discipline d'origine, la médecine, dans le travail avec les psychotiques.

Ces quatre mouvements du concept s'incarnent respectivement dans la pensée de quatre auteurs : Victor von Weizsäcker, Erwin Straus, Henri Maldiney et Jean Oury.

Je vais donc dans un premier temps vous présenter les élaborations de ces auteurs.

Dans un second temps, j'avancerai une position plus personnelle concernant la formation des professionnels confrontés à la violence.

¹² Comme l'a proposé Stefan Hassen Chedri au cours du séminaire « Psychothérapie institutionnelle et pensées d'Asie » du 24 avril 2007 reprenant sans le savoir une idée de l'avant propos du livre collectif sur *Le Contact*, p.7.

Victor von Weizsäcker

Ses écrits ne sont disponibles qu'en allemand¹³, mais, fort heureusement, Jacques Schotte de l'Université de Louvain-la-Neuve a dirigé plusieurs séminaires sur les concepts de cet auteur. Jacques Schotte constitue d'ailleurs un auteur incontournable pour qui se préoccupe de ces questions, formulant sa démarche propre sous le terme « d'anthropopsychiatrie »¹⁴. Nous nous appuyons particulièrement sur son séminaire de 1969-70, intitulé « *Questions approfondies de psychologie différentielle – Se mouvoir et sentir : le cycle de la forme du fonctionnement vivant* » ; ainsi que celui de 1984-85 intitulé « *Une pensée du clinique, l'oeuvre de V. von Weizsäcker* » ; disponibles tous deux à l'Université de Louvain-la-Neuve en polycopiés.

La pensée causaliste, caractéristique des sciences de la nature, a été érigée comme paradigme aux XVII-XVIIIème siècles. La médecine moderne s'est également construite sur ce modèle qui est vigoureusement critiqué par Weizsäcker car il néglige certaines dimensions fondamentales de l'humain, dont celle du sens n'est pas la moindre.

Victor von Weizsäcker (1886-1957) est un médecin neurologue qui s'est intéressé à l'anthropologie médicale selon une démarche qu'il baptisa : la « pathosophie ». Il s'est inspiré du néo-kantisme, du freudisme et de la phénoménologie de Max Scheler. Ce qui nous intéresse particulièrement est son élaboration concernant la *rencontre*, qu'il distingue de la relation. Celle-ci implique une dualité des partenaires, objectivés et séparés alors que la « rencontre » se situe au niveau d'un entre-deux, à partir duquel se différencieront les pôles d'un dialogue.

Weizsäcker définit donc la relation comme objectivation et réification. Il analyse plus particulièrement celle du médecin et de son patient, mais nous pourrions étendre son questionnement à celle de l'observateur et de l'observé dans un dispositif d'évaluation, ou celle de l'enseignant et de l'élève. C'est toute la problématique de l'objectivité des observations et de son pendant, l'objectivité¹⁵ des sujets observés, qui se pose. Nous pouvons croiser cette réflexion avec celle de Georges Devereux quand il énonce qu'il s'agit "*d'exploiter la subjectivité inhérente à toute observation en la considérant comme la voie royale vers une objectivité authentique*"¹⁶.

Weizsäcker va distinguer deux types de rencontres. Tout d'abord, ce qu'il appelle la rencontre "numérique" qui implique une séparation puis le dialogue ; et qui s'appuie sur des catégories de connaissances spécifiques : causalité, interaction, espace-temps mathématisé. Il la distingue donc de la rencontre "sphérique", qui est de l'ordre d'une improvisation dynamique.

Cette notion d'improvisation dynamique fait écho selon nous aux travaux de Schön¹⁷ et de Tochon¹⁸ sur les enseignants experts, les savoirs en action et la logique abductive. Nous ne ferons que signaler ici cette proximité *a priori* incongrue qui rapproche le champ de l'ingénierie pédagogique à celui de l'anthropologie médicale¹⁹.

Weizsäcker propose donc aux praticiens de travailler à partir de nouvelles catégories de connaissances du vivant, celles du pathique. Ce mot est un néologisme forgé pour l'occasion, la racine grecque renvoyant traditionnellement à la souffrance, l'endurance, le subir et la passion. Rappelons l'idéal de "l'apathie" chez les stoïciens, qui désignait l'impassibilité.

¹³ Hormis la traduction de *Der Gestaltkreis* (4^{ème} édition, 1968) en 1958 chez Desclée de Brouwer (épuisé) sous le titre *Le cycle de la structure* (*Le cycle de la forme* aurait été plus approprié mais la mode était aux structures).

¹⁴ *Un Parcours* (2007), Editions Le pli, retrace le cheminement exceptionnel de Jacques Schotte auprès des plus grands esprits de notre temps.

¹⁵ Désigne la transformation en objets. Rappelons qu'étymologiquement, "observer" renvoie à la notion de serf, donc de rapport de domination.

¹⁶ *De l'angoisse à la méthode*, Flammarion, Paris, 198, p.16.

¹⁷ Auteur d'un ouvrage sur le "praticien réflexif".

¹⁸ Auteur de *Les enseignants experts*, Nathan, Paris, 1993.

¹⁹ Pourtant, il y aurait à développer. Pour exemple, le concept "d'abduction" utilisé à la fois par les pédagogues experts (Tochon) et les thérapeutes institutionnels (Oury).

En français, "pathos" désigne un style ampoulé, emphatique, qui exerce une action modificatrice sur l'auditeur. Dans la même famille, il existe le verbe "pâtir" qui se rapproche du registre qui nous occupe. Enfin, il faut distinguer fondamentalement le "pathologique" du "pathique".

Le pathique serait le registre de l'éprouvé et du sentir, registre fondamental de l'existence, "*forme première du subir*" selon le philosophe Henri Maldiney²⁰ que nous rencontrerons plus loin. Selon Weizsäcker, la vie est un éprouvé et pas seulement un processus biologique, donc on ne peut penser le vivant qu'en termes dynamiques : selon les formes verbales du pouvoir, du vouloir ou du devoir²¹. Ainsi, on n' "est" pas, mais on peut (permission ou capacité), on veut ou on doit (obligation morale ou nécessité physiologique). Ces cinq formes verbales constituent le « pentagramme pathique ».

Il nous semble que cette conception offre une opportunité pour la pédagogie de penser la difficulté d'un élève selon un angle nouveau : celui d'un mode d'existence, et non d'une pathologie ou d'un problème dont il faut chercher la cause²². La maladie comme la difficulté scolaire sont des manières d'adresser un message sur une souffrance.

L'élaboration de Weizsäcker au sujet du pathique a été ensuite reprise par Erwin Straus.

Erwin Straus

Nous avons la chance de bénéficier de la traduction de son maître ouvrage qui date de 1935 : *Du Sens des Sens*, édité chez Millon en 2000.

Erwin Straus (1891-1975) est un neuropsychiatre allemand dont l'œuvre reste méconnue bien que considérée comme un classique majeur de la psychologie et de l'épistémologie des sciences du comportement.

Dans cet ouvrage, Straus critique fermement la théorie des réflexes conditionnés de Pavlov. Ses arguments sont finalement les mêmes que ceux de Weizsäcker. Il reproche à la psychologie objective la vassalisation aux mathématiques et à la physique. Son objectif est de fonder une théorie adéquate de la subjectivité s'originant dans le "sentir", mode privilégié de l'expérience, à distinguer du percevoir et du connaître.

L' "éprouvé" est un synonyme partiel du sentir, ce qui fait lien avec le pathique de Weizsäcker. Erwin Straus va puiser dans la philosophie sa méthode d'analyse du pathique, plus particulièrement dans la phénoménologie.

Ce courant philosophique propose une méthode de description du monde par un "retour aux choses même" (Husserl). Comme l'avance Henri Maldiney, il s'agit dans cette méthode de mettre "*hors-jeu toute prise de position préalable, en premier lieu toute distinction normative, ou même simplement théorique, entre normal et pathologique*"²³, dans la suspension donc des jugements de valeur et des préjugés. Cet auteur précise ainsi la critique d'une nosologie appliquée mécaniquement, qu'il qualifie d' "*horizon de possibles précontraints*"²⁴. Il ne s'agit pas d'une pensée de système mais d'une démarche qui peut s'appliquer à de nombreux objets.

Il faut signaler ici que la psychanalyse et la phénoménologie n'ont pas toujours faits bon ménage, divergeant notamment sur la question de l'inconscient et du déterminisme. Dans notre questionnement, nous rencontrerons la difficulté d'articuler le registre du pathique et celui des mouvements transférentiels. Ce que nous ressentons, ce qui nous touche, appartient au registre du contre-transfert, mais l'orientation qu'il subit prend son origine dans la rencontre, au niveau pathique.

²⁰ Ce phénoménologue enseigne la philosophie de l'esthétique. Son œuvre intellectuelle contient un ouvrage qui nous intéresse particulièrement car il utilise les concepts de Weizsäcker et de Straus : *Penser l'homme et la folie*, Millon, Grenoble, 1997, surtout "Crise et temporalité dans l'existence et la psychose", pp.117-143, p.122.

²¹ Weizsäcker parle du "pentagramme pathique" composé de cinq verbes allemand qui sont traduits par pouvoir, devoir et vouloir, dans leurs différentes significations.

²² La question du rapport au savoir, aux pairs et aux adultes peut ainsi également être nuancée.

²³ "Psychose et présence" in *Penser l'homme et la folie*, pp.5-82, p.7.

²⁴ Ibidem, p.9.

Erwin Straus s'est surtout attaché à décrire le passage des sensations au sens. Il va ainsi définir le "moment pathique" comme la communication immédiate que nous avons avec les choses, au niveau le plus originaire de leur donation sensible comme phénomène. La polarisation en sujet et objet est secondaire au regard du sentir, le moi n'y est pas objectivé. Le percevoir est d'ailleurs déjà une étape vers l'objectivation, comme l'a exposé Merleau-Ponty dans son œuvre²⁵. Le langage est également une forme d'objectivation de soi qui "*aboutit à la constitution d'un soi-objet (...) qui n'est plus le soi inconstruit, tel qu'en soi-même, du départ*" précise Henri Maldiney²⁶.

Cette constitution qui différencie le sentir du pensé va expliquer la difficulté à communiquer certaines impressions à autrui. Selon Straus, le pathique est une communication immédiatement présente, intuitive-sensible, encore préconceptuelle, que nous avons avec le monde.

De fait, Straus fonde une phénoménologie de l'*aesthesis* (terme grec étymologiquement à l'origine du terme "esthétique", et constituant son fondement) comme sentir, dévoilant la constitution du moment pathique. Henri Maldiney sera pour nous l'auteur de référence qui précisera les relations entre l'esthétique-sensible qui nous intéresse, et l'esthétique-artistique qui concerne l'œuvre d'art. Selon lui, Straus a permis de constituer l'esthétique en science rigoureuse de l'art et de l'expérience artistique.

L'esthétique concerne surtout le "comment" de la rencontre et non le "quoi". Le "comment" est la tournure, le style, de la rencontre avec le monde. Nous retrouvons ici ce thème très important de la rencontre, qui est au cœur du travail de l'humain : soin, pédagogie, formation... Précisons que le "quoi" n'est pas minoré voire écarté de l'analyse du professionnel. Celui-ci a pour tâche d'être vigilant au mode, à la qualité ou à la tonalité affective ; ainsi qu'au registre explicite (usage de la langue, support de médiation utilisé, investissement de l'espace ...).

Henri Maldiney

Nous avons déjà évoqué ce philosophe lors de notre parcours au sein des réflexions des deux auteurs précédents car Henri Maldiney a abordé conjointement la question de l'esthétique et de la psychopathologie, comme en témoignent ses ouvrages *Art et existence*, *Regard-Parole-Espace* et surtout *Penser l'homme et la folie*. Il a joué le rôle d'un véritable passeur de concepts. Ainsi Jean Oury, que nous visiterons ensuite, s'est inspiré de ses travaux qui mettent en parallèle l'analyse de la création artistique et la création chez le schizophrène d'un site d'émergence de sa subjectivité, comme dans son ouvrage *Création et schizophrénie*.

Henri Maldiney est le penseur d'une phénoménologie exigeante et radicale, dans le sens où elle s'attache à penser l'évènement de l'apparaître du phénomène. Cet évènement se produit dans un saut qui va engendrer la subjectivité. Ou pas. Car Maldiney ne cache pas le risque et le danger inhérent à la rencontre, dont l'effondrement ou la violence.

La psychose est un exemple de cette incapacité à se constituer en sujet dans la rencontre avec le monde.

De même, la rencontre avec un psychotique est tout autant porteuse d'expérience catastrophique. Je vous citerais ici les paroles d'une bénévole à la clinique de La Borde qui traduit son vécu sur un mode phénoménologique : « *Parfois je le sens vaciller et s'effriter devant moi, tomber en poussière, comme un tas de cendre à mes pieds. Et, dans le même instant, par le hasard d'un regard ou d'un geste, il se reconstitue, reprend forme, vie, existence* »²⁷.

Ce style de description fait appel à notre capacité poétique de sentir-avec, notre « sympathie ».

²⁵ Cf *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, Paris, 1945.

²⁶ "L'existence dans la dépression et la mélancolie" in *Penser l'homme et la folie*, pp.83-115, p.112.

²⁷ Catherine de Luca-Bernier, « Paysage de la folie » in *La psychanalyse, encore !*, érès, 2006, pp. 339-342.

Evoquer la poésie peut sembler déplacé dans le cadre qui est le notre aujourd'hui, mais nous défendrons l'idée, comme Jean Oury, qu'il existe une logique poétique à la base de nos prises de décisions parfois les plus cruciales, en situation de crise. Ce que Maldiney explique avec ses mots : « *Qu'on ne se presse pas de dévaluer ce type de signification parce que poétique. L'expérience de l'être à demi-perdu est au fondement de toute nos perceptions en tant qu'elles sont des explorations, c'est à dire des conduites interrogatives ayant leur départ dans une situation* »²⁸.

Maldiney va donc s'appuyer sur les travaux de Straus pour élaborer sa réflexion sur l'esthétique-sensible. Il se place du point de vue de l'artiste dans le monde ou du spectateur en face de l'œuvre. Les sensations éprouvées sont d'abord primordiales, puis elles vont se trouver rectifiées, chosifiées, par les nécessités de la vie pratique : « *toute sensation comporte un moment émotionnel, pathique, et un moment gnosique* »²⁹. Le pathique est « extirpé » lors de ce processus.

L'approche de l'œuvre ne s'appuie pas sur une logique indiciaire (de l'indice) mais signitive (du signe) et formative (de la forme en formation ou *Gestaltung*³⁰) : c'est à dire qu'il ne s'agit pas de décrire la composition ou le trait mais de se rendre disponible à l'œuvre. Pour accéder à l'essence de l'œuvre, il n'est nul besoin d'un modèle, d'une théorie ou d'un concept qui relèvent d'un savoir représentatif, d'une construction objective-théorique³¹. C'est le niveau non-thématique qui soutient le thématique et le fonde et non l'inverse. D'où l'importance de la « tonalité pathique » (*Stimmung* : ambiance, atmosphère, humeur) de la situation : en effet, le rapport esthétique est un rapport pathique³² et la perception esthétique n'est pas une perception analytique³³.

Maldiney s'appuie sur des œuvres picturales ou littéraires pour illustrer ses analyses, ainsi il sollicite beaucoup la peinture chinoise de l'époque Song pour évoquer le paysage au sens de Straus car ce style joue sur les vides, les blancs, qui sont laissés intacts pour animer la peinture. Les penseurs taoïstes seront également l'objet d'un intérêt certain pour comprendre le rôle du vide dans l'art (et dans la psychose avec Jean Oury).

Jean Oury

Avant de présenter l'emploi du pathique par Jean Oury, il me faut rappeler que c'est un médecin psychiatre qui, depuis 50 ans, travaille auprès de grands psychotiques dans le cadre de la clinique de La Borde, qu'il a fondé. Avec François Tosquelles, un psychiatre catalan aujourd'hui disparu, il a été au cœur de l'élaboration de la psychothérapie institutionnelle. Ce courant de la psychiatrie, né après la Deuxième Guerre Mondiale, est une remise en cause de la psychiatrie asilaire et de l'enfermement à vie, sans possibilité pour les patients de faire et d'être. Jean Oury est le frère de Fernand Oury, dont le champ d'action a été la pédagogie institutionnelle. Ces deux pratiques de l'institutionnel relèvent d'ailleurs de la même logique selon Jean Oury.

Parmi les concepts utilisés par celui-ci, on trouve donc le pathique. Il faut savoir qu'Henri Maldiney et Jean Oury se connaissent très bien, et que les réflexions sur la création artistique ont fécondé la réflexion sur la psychose. Pour exemple, citons la thèse de Jean Oury : *La conation esthétique* ou son ouvrage : *Création et schizophrénie*.

²⁸ In « Comprendre » (1961), *Regard parole Espace*, L'Age d'Homme, Lausanne, 1973,1993, pp. 27-86.

²⁹ « Le faux dilemme de la peinture : abstraction ou réalité » in *Regard*, pp. 1-20, note de bas de page, p.14.

³⁰ « Le dévoilement de la dimension esthétique dans la phénoménologie d'Erwin Straus » in *Regard*, pp. 124-172, p.132.

³¹ « Le dévoilement de la dimension esthétique dans la phénoménologie d'Erwin Straus » in *Regard*, op cit, p. 126.

³² In « Comprendre » op cit, p.70.

³³ « Le dévoilement de la dimension esthétique dans la phénoménologie d'Erwin Straus » in *Regard*, op cit, p.133.

Je vais m'appuyer sur deux articles et un livre pour présenter l'usage de ce concept dans le travail avec des psychotiques : « Pathique et fonction d'accueil en psychothérapie institutionnelle »³⁴ de 1990, « Le pré-pathique et le tailleur de pierre » de 2000 et *Création et schizophrénie* édité en 1989.

C'est la conception même de la psychose qui conduit Jean Oury à proposer l'emploi de ce concept. Une des caractéristiques des psychotiques est de souffrir d'un manque de délimitation : le corps est « poreux », ouvert à toutes les intrusions, dissocié. Or, cette carence provoque un rapport au monde, aux autres et à soi frappé d'une extrême difficulté à la « rencontre ». Il faut entendre ici ce terme comme un existentiel, et non au sens commun. La rencontre est ce qui fait que les choses ne seront plus les mêmes ensuite, comme dans l'expression : « c'est la rencontre de sa vie ».

On ne peut la programmer car elle ne relève pas d'un niveau organisationnel mais du hasard. Néanmoins, on peut mettre en place les conditions de possibilités de la rencontre, ce qui exige une démarche « d'asepsie » : de nettoyage des préjugés et des idéologies, ce que Jean Oury appelle « l'endoxalite chronique » (de doxa : opinion) (*Pré-pathique*, 2 ; *Fonction accueil*, 116).

Ce travail d'asepsie permet de modifier « l'ambiance » (autre concept fondamental) de l'établissement. Pour illustrer cette démarche, Jean Oury cite souvent ce mot d'un psychiatre allemand, Hermann Simon, selon lequel il faut « soigner l'hôpital avant de soigner les malades ».

Le respect du registre du pathique est ce qui va permettre la rencontre avec les patients psychotiques : c'est « la qualité même de la rencontre » (*Pré-pathique*, 3).

Nous sommes donc dans le concret de la psychothérapie, dans l'efficace, bien qu'il ne faille pas confondre celui-ci avec la recherche de vérité ou d'exactitude. En effet, le registre du pathique est fragile et facilement écrasé par la volonté de programmer, d'évaluer et d'étiqüeter. Le « rempart des statuts » (*Fonction accueil*, 117) constitue également un obstacle particulièrement résistant à toute rencontre.

Il s'agit pour le personnel soignant de laisser s'installer une certaine *disponibilité* à la rencontre, articulée à une *vigilance* et une *ténacité*. Toutes vertus qui valent pour les infirmiers et les enseignants selon Jean Oury.

« Pour accueillir quelqu'un, il faut se mettre dans le même paysage »³⁵ préconise-t'il.

Ce type d'accueil permet établir des diagnostics quasi-instantanés, selon le style même de la rencontre avec le patient, selon le « style du paysage » pour reprendre le terme de Straus. Jean Oury l'évoque également sous le terme de *Praecox Gefühl* en reprenant un psychiatre nommé Rümke, ou de « l'instant de voir » selon Lacan (*Fonction accueil*, 112). Dans l'article sur la fonction d'accueil, il évoque plusieurs exemples de prise de décisions basées sur cette forme « d'inspiration », ce qui permet par ailleurs d'envisager la question de la relation entre le registre existentiel du pathique et une forme de cognition particulièrement développée par Charles Sanders Pierce : l'abduction. La logique abductive fait ainsi partie de la métapsychologie institutionnelle.

A la suite de Maldiney, Jean Oury se réfère explicitement aux artistes qui ont pensé selon leurs termes propres l'accès au pathique (comme Braque, Klee et Cézanne, en peinture, ou Ponge en poésie). Le site d'émergence de la création artistique est de même nature que celui des symptômes schizophréniques (cf. *Création et schizophrénie*). Quand Cézanne est transfiguré par les « bleus sous les sapins », ces bleus manifestent sa communication totale avec le monde, le moment pathique de sa co-appartenance à leur apparaître³⁶. Quand le poète Francis Ponge écrit

³⁴ Evoqués respectivement dans le texte par *Fonction d'accueil*, *Pré-pathique* et *Création*.

³⁵ *Création*, p.58.

³⁶ *Création*, p.82.

La fabrique du pré, il évoque la pousse de l'herbe mais aussi le pré comme préposition par excellence : pré-intentionnelle, pré-prédicative, pré-thématique³⁷.

Ce registre particulier, avant toute polarisation en sujet et objet est celui du pathique. Comme tel, il traverse tout les champs qui traitent de l'humain, comme tel il relève d'une anthropologie : l'anthropologie du pathique.

Pour finir, nous souhaitons présenter quelques éléments sur l'utilisation de ce concept dans la formation des personnels confrontés à la violence.

Pathique et approche corporelle de la situation violente

Depuis plusieurs années, nous proposons un module baptisé « Approche corporelle de la situation violente ». Notre inspiration est clairement celle des stages du VIRFO³⁸ : permettre aux personnes d'éprouver leur seuil d'angoisse selon les dimensions du regard, de la distance et du contact, grâce à des dispositifs basés sur les arts martiaux ou le théâtre de Boal³⁹.

Nous proposons une conceptualisation qui évoque la violence comme une rencontre ratée. Le moment de la rencontre est signé du sceau de l'angoisse, dans l'imprévu et la soudaineté. Or, la disponibilité, la vigilance et la ténacité permettent de ne pas écraser le registre du pathique dont le respect va être essentiel pour une rencontre réussie. Nous proposons ici les concepts d'ambiance, de paysage et d'atmosphère pour indiquer le style de cette rencontre.

Nous justifions l'emploi des pensées issues des arts martiaux traditionnels chinois et japonais (sabre en particulier) pour leur expertise en ce qui concerne le vécu du combat dans la rencontre mortelle ainsi que pour leur discours sur le corps en situation et l'esprit qui y préside. Nous avons ainsi mis en évidence des rapprochements heuristiques entre la psychothérapie institutionnelle et les *budō*⁴⁰.

Les personnels se voient proposer une suite d'exercices qui sont autant d'expériences, la règle du silence permettant de laisser émerger une certaine sensibilité à la situation. Des exercices simples sur l'approche mutuelle, la gestuelle ou la privation de la vue suffisent à mettre en évidence deux constats : la corporéité est une dimension incontournable pour travailler la violence, le fantasme est en soi un facteur de violence.

La démonstration de l'intrication du corps, des émotions et de l'esprit dans l'action permet également d'aborder des techniques de centrage, de respiration ou de relaxation.

Il ne s'agira pas de fournir des recettes mais d'indiquer, de suggérer, une démarche personnelle et singulière de travail de la relation humaine qui va s'appuyer sur le registre du pathique et la « lecture d'ambiance ».

Conclusion

Puisque nous travaillons pour notre thèse sur la formation des maîtres à l'épreuve de la violence, nous laisserons le mot final à Jacques Pain. Dans son dernier ouvrage sur *L'école et ses violences*⁴¹, il développe l'idée selon laquelle la question restreinte des violences en milieu scolaire doit être reprise dans une perspective plus large qui est celle de l'histoire et de l'anthropologie.

La perspective anthropologique rassemble donc les différents champs selon une dimension qui leur est commune : la relation humaine et ses virtualités.

³⁷ *Création*, p.90.

³⁸ Nous renvoyons aux ouvrages écrits par Jacques Pain et autres membres de cette association, aux éditions Matrice, dont le plus complet selon nous est *La non-violence par la violence* (1999).

³⁹ Nous renvoyons à nos écrits sur le sujet : Bernier P., (2003), "Pour une formation extrême à la non-violence" in *Paysages et figures de la violence*, sous la direction de Pain J., Matrice, pp. 127-141, et "La dimension pathique dans la prévention de la violence" in *Spirales*, N°37, (2006), pp. 149-157.

⁴⁰ Bernier P., (2003), "Budo et psychose, une heureuse rencontre" in *Paysages et figures de la violence*, sous la direction de Pain J., Matrice, pp. 165-177.

⁴¹ *Economica*, 2006.

Elle laisse ouverte la question épistémologique de l'articulation d'un concept comme le pathique, qui relève de la phénoménologie, à d'autres approches.

Citons la psychanalyse avec les questions du transfert, du réel et de l'angoisse ; et plus généralement l'herméneutique au sens large dont relèvent la sociologie, l'ethnologie, la politique, la pédagogie ou les neurosciences.

Ainsi, il y a selon nous un réel intérêt heuristique à reprendre les concepts de la phénoménologie comme s'en sont inspirés les travaux d'Alfred Schultz (sociologie phénoménologique) poursuivis par Berger et Luckmann⁴², de Francisco Varela (et sa démarche qu'il baptisait : la neurophénoménologie), de Bernard Honoré (qui propose une analyse phénoménologique de "l'œuvre de formation"⁴³) ou de Vermersh, proche de Varela, qui utilise la phénoménologie pour conceptualiser l'entretien d'explicitation.

L'horizon anthropologique est le garant du respect de l'humain dans les sciences du même nom, comme le rappelait Maldiney qui posait la question de l'objectivité de ces sciences en dépit du fait que l'homme n'est pas un objet⁴⁴.

Bibliographie

Maldiney H., *-Penser l'homme et la folie*, Millon, Grenoble, 1997.

-Regard Parole Espace, L'Age d'Homme, Lausanne, 1973, 1994.

Oury J., *-Création et schizophrénie*, Gallilée, Paris, 1989.

-« Pathique et fonction d'accueil », in *Le Contact*, De Boeck-Wesmael, Bruxelles, 1990, pp. 111-125.

-« Le pré-pathique et le tailleur de pierre », in *Chimères*, N°40, automne 2000, pp. 1-7.

Schotte J., (séminaires inédits) :

-« *Questions approfondies de psychologie différentielle – Se mouvoir et sentir : le cycle de la forme du fonctionnement vivant* », 1969-70.

-« *Une pensée du clinique, l'œuvre de V. von Weizsäcker* », 1984-85.

Straus E., *Du sens des sens*, Millon, Grenoble, 2000.

⁴² Citons leur ouvrage célèbre *La construction sociale de la réalité* chez Armand Colin en 2005.

⁴³ Titre d'un de ses ouvrages en forme de bilan, L'Harmattan, 1992.

⁴⁴ « Comprendre » in *Regard*, pp.27-86, p.27.

LES CHOREMES : APPROCHE CRITIQUE D'UN CONCEPT TRANSVERSAL

Débat entre :

Jean François DENEUX (Géographe, ex vice-président et administrateur),
et **Olivier FRANCOMME** (Géographe).

Transcription par **Philippe BERNIER**, complétée par les notes des intervenants.

Olivier FRANCOMME : Je suis enseignant de l'école publique, dans le Primaire, et j'ai eu le projet de suivre le cheminement des élèves sur trois générations, selon les déterminants des parcours scolaires et professionnels.

Or, le domaine de l'éducation n'offrait pas de perspectives neuves. Je me suis tourné vers un autre domaine, celui de la géographie car celui-ci permettait de mettre en évidence l'empreinte des choix des parcours scolaires, mais également l'empreinte de l'histoire et des changements.

Je suis entré au Centre d'Etudes Géographiques d'Amiens, qui est très important en termes de personnels, de recherche, d'enseignement et de production institutionnelle avec de gros crédits régionaux et nationaux.

J'ai donc posé l'hypothèse de la validité de la "chorématique" pour mettre en évidence l'objet de ma recherche.

Jean François DENEUX : Je rappelle que le terme "chorème" est un néologisme forgé par un géographe nommé Roger Brunet en 1980 (publication dans la revue Espace Géographique). Il provient du grec *chôra* qui signifie "lieu, région, espace" et de la terminaison "ème" qui provient de l'influence de la linguistique structurale. Selon Brunet, ce concept jouait le rôle du chaînon manquant de la géographie.

Il y a beaucoup de sous-entendus dans un tel concept qui ont suscité une vive polémique dans le milieu des géographes. Actuellement, son emploi est tombé en désuétude.

Olivier FRANCOMME : Il est vrai que ce concept implique une vision théorique de la géographie humaine. Ainsi, l'espace géographique est défini comme un produit social et structuré dont les principes fondamentaux d'analyse sont ceux de la systémique (cohérence des systèmes, boucle de rétroaction...) selon une approche structurale. Il existerait des lois de l'espace géographique et de la production de cet espace. Les systèmes géographiques sont envisagés dans leur dynamique avec des transformations lentes dont les effets peuvent cependant être importants sur les populations (montée des eaux par exemple).

Les microstructures sont appelées "chorèmes" et présentent l'intérêt de rendre visible les trajectoires éducatives et intelligibles les stratégies humaines.

Jean François DENEUX : En tant que géographe, je dois reconnaître que les mérites des chorèmes sont réels car ils constituent une réflexion pour dégager les caractères essentiels des individus. L'analogie avec une caricature est parlante, le chorème est une représentation simplifiée.

La réflexion de Brunet l'a conduit à la notion de "structure de l'espace" avec des agencements de lignes, d'aires, de points, de réseau, de tropisme et des configurations majeures hiérarchisées ainsi qu'une dynamique territoriale, sociale, économique et humaine.

Maintenant, il me faut évoquer les inconvénients d'une telle conception.

On observe un passage à l'idée selon laquelle il existe des forces structurantes en deçà et au-delà de l'histoire des sociétés, en expulsant la singularité et la liberté humaine. Comment alors expliciter la différenciation des territoires humains ?

Est ce que ces lois imposent la configuration de l'espace ou est ce la société qui produit cet espace ?

Il y a donc deux axes : une technique de production en fonction de l'espace et du temps, et une technique d'encadrement.

S'il existe des lois de l'espace, les hommes ne sont-ils pas réduits à des insectes sociaux ?

C'est le problème avec Brunet, celui d'un "produit social" avec la question du choix ou du déterminisme.

Il me semble que la démarche la plus proche de la chorématique est le constructivisme au sens artistique : l'expression de l'essence de l'univers au moyen de formes simples.

Jacques PAIN : Le courant structuraliste a amené aux mêmes problèmes dans d'autres domaines : en psychanalyse avec Lacan et les mathèmes, en ethnologie avec Lévi-Strauss.

Je pensais également à Deligny avec les "lignes d'errances".

Olivier FRANCOMME : Il y a aussi Cyrulnik avec les trajectoires des adultes par rapport aux enfants.

Quand j'ai fait mon séjour en Amazonie, je cherchais une carte de la région. Sur les cartes officielles, gouvernementales, un tiers du territoire manquait. Quand j'ai pu trouver une carte par d'autres sources, on m'a appris qu'il n'y avait personne dans cette zone, qu'on n'y allait pas. En fait, c'est un endroit d'on ne revient pas : tous ceux qui s'y rendent sont morts.

Chez Brunet, il y a une formalisation, une géographie théorique. Cela m'a permis de formaliser progressivement des modèles graphiques pour représenter les villages situés dans cette zone inaccessible : les "palenques". Les "palenqueros" sont les descendants des esclaves noirs qui se sont échappés à la descente du bateau. La décoration des villages comporte toujours des représentations d'animaux africains qu'ils n'ont jamais vu. Ils se sont organisés en structure guerrière pour résister aux blancs et aux colons.

Si j'avais utilisé la carte officielle de Carthagène, je n'aurais rien vu car elle n'offre pas d'informations.

La démarche chorématique a mis en évidence les résultats de la recherche sur les stratégies éducatives des populations indigènes et noires de la Grande Expédition Humaine, et le déplacement de ces populations lors des phases de croissance démographique. Par exemple, il existe un très gros "palenque" à Cathagène qui est invisible sans cet outil.

Les étapes de la formalisation chorématique des résultats des enquêtes ont également permis de mettre en évidence des stratégies parentales différenciées. Je ne suis pas arrivé aux mêmes conclusions générales que Brunet pour lequel les contraintes environnementales l'emportent sur les déterminismes humains.

Jean François DENEUX : Je me pose la question de savoir pourquoi utiliser les chorèmes au lieu de l'analyse de l'organisation sociale car son usage entraîne un cortège de signifiants liés à l'approche structuraliste. Existe-t-il des lois *de* l'espace et pas *dans* l'espace ?

Olivier FRANCOMME : Ce terme m'a été proposé par mon directeur de thèse. Brunet s'est rendu compte lui-même que ça ne marchait pas. J'y vois surtout un intérêt en tant qu'outil graphique, pour distinguer les aires traditionnelles et non-traditionnelles chez les indigènes.

Jean François DENEUX : Brunet a proposé entre 1960 et 1990 un matériel qui a fait faire un progrès dans la représentation graphique, avec un ensemble de signes repris par les autres géographes.

Jean Marie BATAILLE : Alain Vulbeau a distingué tout à l'heure les concepts "cadres" des concepts "maîtres". Est ce que les chorèmes ne feraient pas partie d'un outillage, et non des concepts "maîtres" ?

Jean François DENEUX : Tout à fait, ils correspondent à un outil mais non au fondement de l'outil.

Jacques PAIN : Il faut se rappeler du débat des années 70 avec la fascination pour une science qui prétendait organiser tous les champs des sciences humaines.

Olivier FRANCOMME : Brunet encourageait l'interdisciplinarité (philosophie, biologie, sciences sociales, physique), je l'ai aussi utilisé pour cette raison : une sociologie dans la géographie.

Jacques PAIN : Je me rappelle que dans ton rapport de thèse, un géographe se demandait s'il ne fallait pas sortir de la géographie.

Olivier FRANCOMME : Pendant la soutenance de la thèse, il y a eu beaucoup d'invectives entre les membres du jury, entre les géographes plus qu'entre sociologues et géographes, ce à quoi je m'attendais.

Jean François DENEUX : Il s'agit d'un débat classique de géographes, un peu dépassé actuellement.

Olivier FRANCOMME : Les chorèmes m'ont permis de visualiser les trajectoires de vie à partir de quelques principes, quelques thèmes. Avec la cartographie, je n'aurais rien vu. Mais il faut éviter le passage à la théorisation.

Jean François DENEUX : La cartographie ne relève d'ailleurs plus des géographes.

Olivier FRANCOMME : Le passage par la carte est nécessaire comme première étape.

Jacques PAIN : C'est intéressant cette ouverture de la géographie.

Jean François DENEUX : Il y a surtout eu une ouverture aux Sciences Naturelles pendant un siècle puis aux Sciences Humaines depuis les années 70.

Alain VULBEAU : A chaque fois, la géographie dévoile des espaces qui n'étaient pas visibles pour les sociologues : c'est une autorisation que se donnent les disciplines.

Olivier FRANCOMME : A partir des aires traditionnelles et non-traditionnelles indigènes, on peut définir les zones où les hommes peuvent survivre. Les guerres du caoutchouc ont amené une circulation dans ces aires or, ceux qui respectaient la distinction traditionnelles/non-traditionnelles survivaient. Il y a d'ailleurs eu une alliance entre des communautés d'origine différente.

Jean François DENEUX : Le problème réside uniquement dans l'emploi du terme "chorème" car il est très connoté dans la communauté géographique à la différence par exemple de "schéma".

Jacques PAIN : Pour finir, je voudrais dire que cette discussion autour de la transversalité est très importante. En pédagogie institutionnelle, il y a la thèse d'Aïda Vasquez dans laquelle elle a réalisé un gros travail sur la transposition des termes psychanalytiques dans le champ de la pédagogie. Je pense en particulier à une partie de sa thèse, non-publiée, qui a servi de base au glossaire repris par la pédagogie institutionnelle.

LA RECHERCHE DU DÉTAIL : UN DÉTAIL POUR LA RECHERCHE.

Alain VULBEAU

Professeur de Sciences de l'Éducation

Pour obtenir leur visa scientifique et accéder aux territoires de la recherche, les mots doivent présenter des garanties épistémologiques. Ils se doivent d'être des concepts capables de décrire et d'interpréter la réalité et, si possible d'être intégrés dans une théorie qui les articulent dans la perspective globalisante d'un "grand récit". A défaut, certains termes, sans relever de ces registres théoriques, peuvent néanmoins circuler avec une sorte de passeport diplomatique fourni par de hautes valeurs discursives comme l'Absolu, la Vérité, l'Unité, etc (Desjeux, 2004). Le mot "détail" ne présente pas d'emblée ces garanties épistémologiques. Dès ses usages de sens commun, le détail renvoie à l'insignifiance : s'encombrer de détails ou se perdre dans les détails, c'est s'attacher à des points qui non seulement sont sans importance mais encore font perdre de vue l'essentiel. Le détail est futile et crée de la diversion. Le détail est inutile puisqu'il suffit d'avoir une vue d'ensemble pour dégager l'intelligibilité d'un système ou d'une structure. C'est ce qu'exprimait, à son époque, Charles-Auguste Questel, l'architecte de l'hôpital Sainte-Anne, en disant : "Il faut penser sans cesse à l'harmonie, les détails viendront toujours". De plus, l'appel au détail est manipulateur comme le montre tel leader d'extrême droite, qualifiant ainsi la Shoah. En ce cas, le détail serait un moyen de réécrire l'Histoire et de redistribuer la hiérarchie des événements, en l'espèce, dans une vision négationniste.

Ces objections savantes ou de sens commun doivent plus inciter à la vigilance et à la prudence épistémologique qu'à décourager le chercheur. Toute interdiction de séjour, *a priori*, s'avérerait plus normative que scientifique. A certaines conditions, que le présent texte se propose d'explorer, le détail recèle une portée heuristique et mérite d'obtenir un visa, au moins provisoire. La perception du détail permet de considérer des phénomènes de petite échelle et de prêter attention à des objets qu'une approche seulement globale, ferait disparaître par un simple effet d'éloignement. Attribuer une portée conceptuelle au détail, c'est ouvrir ce terme à la compétence du sens, en levant la chape d'insignifiance qui pèse sur lui en permanence.

Il faut tout de suite prendre une première précaution. Notre propos ne relève pas d'un projet destiné à fonder une quelconque théorie générale du détail. Il s'agit d'appliquer la démarche de la théorisation fondée (Glaser, Strauss, 1995 ; Baszanger, 1992) en orientant l'attention sur quelques objets limités dans une perspective ethnographique relevant d'enquêtes de terrain.

Questions d'échelles

Le détail, en tant que partie d'un tout, est d'emblée assujéti au concept d'échelle. Le détail s'observe à une échelle distincte de l'ensemble et ne peut se voir que si on abandonne l'ambition de saisir le tout. On voit bien la dimension mutilante qu'il y a dans ce cas à s'intéresser au détail puisque ce serait à la condition de perdre de vue l'ensemble et donc, dans le même temps, de s'égarer loin du sens gisant dans le tout. Dans notre approche, le détail et le tout sont dans une relation relative comme le montre l'approche topographique.

D. Desjeux s'intéressant à la diversité des points de vue empiriques, fournit un exemple très éclairant avec les cartes routières. Pour aller d'une rue de Paris à une autre, située à Perpignan. Il faudra utiliser diverses cartes à différentes échelles qui, chacune ne permettent de voir qu'une dimension de la réalité. La carte qui permet de voir sur un même ensemble géographique Paris et Perpignan est utile pour la majeure partie du voyage mais n'est plus efficace pour se repérer dans les Pyrénées-Orientales ou dans la région proche de Perpignan et encore moins pour identifier le parcours à travers les rues de cette ville. A ces quatre niveaux du réel (le voyage et sa destination), il aura été nécessaire d'utiliser quatre cartes aux échelles distinctes : le 1/1 000 000, le 1/ 200 000, le 1/1 000 et le 8/1 000. A ces quatre niveaux, la cartographie fait apparaître ou disparaître des éléments non en fonction de leur utilité ou de leur sens mais en fonction de l'échelle choisie. Transposant ces considérations au champ des enquêtes de terrain, Dominique Desjeux associe relativité et discontinuité des échelles d'observation. Il ne plaide pas pour une échelle standard garantissant une quelconque vision authentique parce que moyenne, il veut plutôt insister sur la généralisation limitée que permet une échelle d'observation, quelle qu'elle soit. C'est le réglage focal qui fixe le statut du détail.

Le détail et l'effet de réel

Une objection très consistante peut être faite à la proposition du détail comme moyen de connaissance que l'on peut appeler, avec R. Barthes, l'effet de réel. En littérature, le détail narratif sert à donner un statut de crédibilité au fictif. Autrement dit, le détail qui "fait vrai" est un élément manipulateur qui sert de renforcement au réalisme du style. Flaubert fournit de nombreux exemples de cette stratégie littéraire du détail dans ses romans et en particulier *Madame Bovary* (Flaubert, 1990).

La description de la casquette de Charles Bovary, lorsqu' enfant, il fait son entrée dans un petite école normande, montre et redouble son inadaptation aux sociabilités de ses camarades : les enfants, en entrant en classe, jettent, du plus loin possible, leur casquette sous leur banc. C. Bovary la garde sur ses genoux et la fait tomber lorsqu'il se lève pour répondre à l'enseignant, déclenchant les rires de ses condisciples.

Selon Ricardou, la description minutieuse de la casquette correspond à un procédé d'unification que l'auteur ramène à la figure fondatrice de l'arbre (Ricardou, 1978). La casquette, détail de l'histoire comporte elle-même des détails qui constituent autant de ramifications, rattachées à un principe descriptif central. Ricardou s'interroge sur le statut de la description qui, paradoxalement, sert ici à renforcer l'illusion du réel tout en interrompant la chronique du récit. En fait, la précision et le réalisme des détails ne sert qu'à jouer avec notre sens du réel. Le détail est d'autant plus crédible qu'il est inutile et sert à cadrer l'action dans l'ensemble narratif. L'effet de réel du détail est bien distinct de la réalité mais force la conviction parce qu'il nous ouvre au vraisemblable (Barthes, 1984).

Pourtant ce qui nous intéresse ici, ce n'est pas le statut littéraire de la description mais c'est la relation entre le détail et le réel. Si l'usage du détail occupe une place stratégique en littérature, il reste de plein droit dans la pratique ethnographique comme un effet de la pratique systématique de la description (Laplantine, 1996).

Le détail source de connaissances

Les deux parties qui précèdent ont présenté deux objections à la possibilité d'une heuristique du détail. La première est interne à la problématique de la connaissance : le détail est moins que le tout et donc vaut moins que le tout qui concentre le sens global. La seconde situe la valeur du détail dans le registre littéraire où il vaut comme artifice du vraisemblable, ce qui le prive d'emblée d'une prétention à décrire le réel.

A ces objections qui pourraient interrompre là notre tentative de réflexion sur la valeur du détail, on peut répondre sur un mode provisoire qui demanderait à être bien plus argumenté. La problématique des échelles d'observation relativise les places respectives du détail et du tout qui ne doivent pas être essentialisés : selon l'échelle, ce qui apparaît comme le tout peut devenir un

détail et réciproquement. D'autre part, si le détail vaut pour structurer l'ordre littéraire, cela n'implique pas logiquement une perte de sens dans l'ordre du discours anthropologique, moyennant de déployer une méfiance salutaire permettant de distinguer réalisme, vraisemblance et réel.

Nous ne sous-estimons pas les deux niveaux d'objections présentées dans la section précédente. Elles apparaissent bien comme relevant d'un principe de précaution épistémologique, elles ne peuvent valoir comme interdiction d'aller voir ce que le détail peut offrir dans la quête du sens. Admettons donc que le détail puisse obtenir son visa et examinons les cas où il devient source de connaissances.

Le détail comme concentré de sens

Dans son manuel d'ethnographie, Marcel Mauss conseille d'accumuler les détails afin de comprendre progressivement la cohérence d'une culture (Mauss, 1967). Pour l'instituteur de l'ethnologie française, le détail contient sur un mode condensé, l'esprit de la culture étudiée. Autrement dit, le détail permet de saisir le fait social, concept majeur de Mauss.

Julie Delalande dans le cadre de ses observations de cours de récréation a mis en valeur le jeu du "sable doux" (Delalande, 2003). Ce jeu repose sur une série de tamisages de la terre. Il débouche sur une matière de plus en plus affinée, nommée le sable doux qui fait l'objet d'échanges entre les enfants qui le pratiquent. Les adultes ne connaissent pas (ou ont oublié) l'existence du sable doux qui est un bien commun des enfants de l'école maternelle. Le détail de la production du sable doux permet de fonder les concepts de patrimoine enfantin et de culture enfantine. Le premier décrit et interprète des pratiques valorisées, conservées et transmises dans le groupe de pairs. Le second fournit un élément structurant à l'idée qu'il existe des signes de reconnaissance et de différences des générations, et, en l'espèce, d'une très jeune génération.

Le détail comme effet d'humanité

Albert Piette à qui l'on doit un important travail sur la conceptualisation du détail, a étudié une fête belge bien connue : les Gilles de la ville de Binche (Piette, 1996). Il a étudié systématiquement les détails d'un défilé en ne s'intéressant pas seulement aux éléments signifiants de cette manifestation mais, au contraire, à ce qui était contingent. Au lieu de guetter l'unité des mouvements et l'engagement des corps, comme signes de l'authenticité de la pratique groupale, il a observé les moments de relâchement, de distraction, les instants de connivence qui se manifestent par des discours en aparté, de brefs instants de retrait, etc.

Il a regardé ce qui était non typique de l'emprise du social, au sens durkheimien, pour mettre en exergue les détails non pertinents qui marquent le mode mineur de la réalité. Ce que l'auteur identifie comme effet d'humanité, ne réside pas dans le plein engagement dans le rôle collectif. Ce concept interprète les comportements témoignant de souplesse dans le rapport aux règles et aux codes. L'effet d'humanité se situe dans les capacités de dégageant (ou désengagement) manifestées par des détails d'attitude à peine visibles.

Le détail comme élément organisateur

Daniel Arasse, historien d'art, a fait du détail un point fort de la recherche en histoire de l'art. Le détail apparaît, selon ses termes, dans le cadre d'une histoire "rapprochée" de la peinture. Ses études très attentives étaient menées soit par observation directe, soit à partir de photographies (Arasse, 2004).

Dans l'analyse de *La camera dei sposi* (la Chambre des époux), peinte par Andrea Mantegna dans une pièce du palais ducal de Mantoue au XV^{ème} siècle, Arasse oriente le questionnement sur la disposition des fresques murales. Alors que deux murs représentent des tentures baissées, deux autres montrent des scènes apparaissant derrière des tentures relevées. D'autre part, les critiques d'art identifiaient tous dans les fresques du plafond, neuf angelots en se demandant quel était leur rôle. A la suite de ses observations, Daniel Arasse finit par en découvrir un dixième, caché derrière une colonne, et dont on ne voit que la main, tenant une baguette. Si l'on

suit du regard la direction de la baguette, on voit qu'elle sépare la pièce en diagonale et distingue une ligne de partage entre les tentures relevées et celles qui sont abaissées. Ainsi, la relation entre ce qui est voilé et dévoilé est indiquée par un personnage lui-même caché.

Le détail est organisateur en ce qu'il permet de comprendre la composition de l'espace du tableau. Dans le cas de figure analysé par D. Arasse, on l'admet d'autant mieux que, tant que le détail du dixième angelot n'apparaissait pas, on ne pouvait, *a fortiori*, distinguer la baguette et la ligne de partage qu'elle dessinait.

Mon oncle, son neveu et la prise de main

Dans le film de Tati, deux mondes se font face. L'un est moderne, rationnel, *design*, avec des formes lisses et basiques, que ce soient l'usine, le logement, la voiture ou l'ensemble des objets électroménagers. Les relations y sont austères, désensibilisées et cadrées. Ce monde est émergent mais conquérant et c'est là, dans un pavillon à l'architecture emblématique de cette modernité, que vivent les parents et le neveu de Tati. En face, géographiquement parlant, existe le monde désuet et assoupi d'une petite banlieue populaire avec sa nonchalance, ses petits commerces, son cantonnier inefficace, ses terrains vagues, envahis par des enfants aussi gourmands que farceurs. L'oncle vit dans une maison de guingois, mal fichue et poétique, elle aussi représentative d'un monde en train de disparaître, attaqué par les avancées des pelleteuses.

Le neveu habite et est scolarisé dans le nouveau monde. C'est là également que l'on trouve l'usine moderne où travaille le père à un poste de cadre. L'enfant qui s'ennuie profondément avec ses parents ne rêve que d'aller jouer dans le terrain vague avec d'autres garnements.

Le détail à observer c'est la prise de main entre l'oncle et le neveu. Très souvent, l'enfant donne la main à Tati, et en particulier à la sortie de l'école. La prise de main est un détail des différents comportements marquant les relations intergénérationnelles. La particularité de ce comportement mineur et très ordinaire, est de se situer dans les espaces publics. Il s'agit d'une relation mixte, conjuguant protection et affection, qui expose ce que Goffman nomme, un "signe du lien" (Goffman, 1973). Dans le film, chaque prise de main précède et accompagne le passage d'un monde à l'autre. L'oncle oriente l'enfant vers la banlieue désuète mais le ramène à la villa parentale. De fait, aux dimensions affective et protectrice déjà citées qui caractérisent la prise de main, il faut ajouter une dimension ludique. Cependant, le père et l'oncle ne partagent les mêmes conceptions et l'enfant est écartelé entre les deux hommes (la mère tente de son côté d'être une sorte de médiatrice). On pourrait catégoriser la prise de main comme un rite de passage. L'enfant peut changer de monde mais à condition qu'une forme d'accompagnement adulte, marqué par la prise de main comme signe du lien, l'y autorise.

A la fin du film, le vieux monde perd la bataille. Les pelleteuses se rapprochent de plus en plus et les grands ensembles commencent à sortir du sol. L'oncle, qui ne sait pas s'adapter à la modernité, que ce soit dans l'ordre domestique ou dans celui du travail, part au loin. C'est à ce moment que l'enfant, pour la première fois sans doute, prend la main de son père. Ce qui apparaissait comme un rituel de passage devient la ritualisation d'une relation intergénérationnelle exposée.

Cet exemple présente un détail éducatif qui demanderait à être étudié de façon bien plus rigoureuse et systématique. Pourtant, il peut être lu à partir des catégories que nous avons esquissées dans ce texte. La prise de main Oncle/Neveu apparaît bien comme un détail organisateur : il ritualise le passage d'un monde à l'autre dans un espace socio urbain provisoirement réversible. Cette prise de main traduit un effet d'humanité : c'est un geste qui tente, par delà les personnes, de faire se donner la main à deux mondes incompatibles, grâce aux jeux d'aller et retour de l'enfant. Enfin, le détail concentre l'idéologie d'un personnage. L'oncle sait que le combat est perdu d'avance mais il est bon joueur. Il ne dresse pas l'enfant contre son père, au contraire, il lui transmet un geste qu'il pourra réutiliser pour s'attacher à son père.

Conclusion : un détail pour la recherche ?

Ce texte s'est proposé d'esquisser une idée simple : l'étude des détails peut être utile pour la recherche. Les quelques exemples développés *supra*, s'ils donnent une consistance à mon hypothèse, ne se veulent pas une théorie du détail. Il ne s'agit pas de retourner la partie contre l'ensemble mais de faire l'hypothèse que l'on peut théoriser à partir du détail. Il est probable que le mot doit être mis au pluriel et qu'il faille travailler sur des détails accumulés. Nous suivons Arasse qui attribue au détail une force digressive et pensons que le détail peut raconter une autre histoire que celle du grand récit. C'est à la recherche de cette autre histoire que nous souhaitons nous embarquer.

Sources bibliographiques

- Arasse, D. (2004) *Histoires de peintures*, Paris : France Culture / Denoël
Barthes, R. (1984) *Le bruissement de la langue. Essais critiques 4*, Paris : Seuil
Baszanger I., (1992) "Les chantiers d'un interactionniste américain", in Strauss, A. *La trame de la négociation. Sociologie qualitative et interactionnisme* (textes réunis et présentés par Baszanger I.), Paris : L'Harmattan, collection Logiques sociales
Delalande, J. (2003) "Culture enfantine et règles de vie : jeux et enjeux de la cour de récréation", *Terrain*, n° 40, pp 99-114
Desjeux, D. (2004) *Les sciences sociales*, Paris : PUF, collection Que Sais-je ?
Flaubert, G. (1990) *Madame Bovary*, Paris : Pocket, 1990
Goffman, E. (1973) *La mise en scène de la vie quotidienne. Les relations en public*, Paris : Minuit, tome 2
Glaser, B., Strauss, A. (1995) "La production de la théorie à partir des données", *Enquête*, n° 1, pp 183-195
Laplantine, F. (1996) *La description ethnographique*, Paris, Nathan
Mauss, M (1967) *Manuel d'ethnographie*, Paris : Payot
Piette, A. (1996) *Ethnographie de l'action. L'observation des détails*, Paris : Métailié
Ricardou, J. (1978) *Nouveaux problèmes du nouveau roman*, Paris : Seuil

Page suivante :

L'oncle et le neveu,
sculpture d'après le film *Mon Oncle* de Jacques Tati
Saint-Maur-des-Fossés
Photo : Alain Vulbeau

